Mast / Star Wax n°81
offert par Compos-it

star wax

DJ lifestyle magazine





CRÉDIT PHOTO @S.Y.OTOS

Il y a cent ans le phonographe à lecture électrique naissante commençait à se démocratiser et la radio commerciale gratuite menaçait son existence.
Aujourd'hui, en France, selon l'enquête de l'Institut des métiers de la musique, 94% des personnes écoutent de la musique chaque mois. Une part importante de la population y consacre plusieurs heures par jour, 40% d'entre eux utilisent le smartphone comme support et, chez les moins de trente ans, le téléphone portable frôle le monopole.
C'est indéniable : « La musique adoucit les mœurs ». Quel est le dénominateur commun entre cette phrase, à priori attribuée à la philosophie grecque antique, et : « La musique peut aussi exalter les passions ou galvaniser les guerriers plutôt que de les calmer » ?
Le point commun est la notion de conflit, de rudesse préalable. Un problème ne datant pas du nouveau millénaire donc. Pourtant, la nécessité d'apaiser les tensions sociales, de réduire l'agressivité et de favoriser la vie en communauté ne semble pas parmi les préoccupations de la majorité des gouvernements. Les faits d'hiver et d'été le démontrent... Peu de citoyens, pour le plus grand plaisir de l'élite, ne semblent être prêts à vivre une nouvelle société. Dans l'édito du Star wax 77, nous évoquions le rôle des consommateurs et la perspective d'alimenter ou non la guerre en utilisant l'application de streaming la plus tendance. Là où la masse et également la société du spectacle ont, pour une fois, un levier concret pour gentiment perturber un ordre établi, rien ne change...
Lorsque que j'évoque ce sujet, la réponse du compositeur est quasiment systématique : « Oui, je sais ! C'est plus de 70% de mes revenus en streaming, je ne peux pas fermer ma page et me priver de tels revenus... »

Même si nous ne sommes plus au siècle où les pianistes de jazz mangaient les restes des clients dans les pianos-bars parisiens, il est vrai que la vie des musiciens marginaux est encore dure. D'autant qu'une nouvelle fois, leurs enfants manifestent dans la rue. Et si face à tant de manipulation ton bambin est trop agité, n'oublie pas qu'il va vite comprendre à quoi sert tes impôts : à casser sa mâchoire ou, au mieux, à traumatiser son cerveau. Mais ne t'inquiète pas, tous ces investissements par milliards sont injectés pour ta protection, osent-ils dire ! L'espérance nourrit une chimère et la vie s'écoule, si tu as un doute, cette simple et efficace citation d'antan a le mérite de clarifier les choses et transcender les époques. Ca ne sera pas, non plus, en 2026 que la société du spectacle aura le pouvoir d'enterrer le Vieux Monde. Au contraire, elle l'enrichit. Alors n'est-il pas enfin le moment de changer de sample ?
Arrêtons d'être indifférents des industriels fascisant et privilégions davantage les indépendants en commandant directement au producteur un bon vinyle pour adoucir les meurtres. Et arrêtons toutes violence, même face à celle qui s'impose dans nos rues.

- Rédacteur en chef & fondateur : Juan Marcos Aubert - Direction artistique & graphiste : Julien Douek & Snic - Rédaction : Sabrina Bouzidi, Vincent Caffiaux, invisibl journalist, Supa cosh... - Photographes : Eyes n Eyes, Jesus S. Baptista, Julie Baldeck, Léone Julitte, 311 mph, Noa Ilinga, Becker Pictures... - Ont participé : Colette Aubert, Nicolas Ossywa, Marc Dioni, Ekyoz... - Couverture : MAST © - N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 8000 exemplaires - Edition : Association Compos-it : 120, rue Édouard Vaillant, 93100 Montreuil - France (2000 - 2026) - Instagram @starwaxmag

03 - Édito
04 - Sommaire || 05 - Sneakers
06 - MAST the indeliblefunk
26 - Keysuna || 32 - Phalo Pantoja ||
36 - Eric Blaze || 48 - Mute
58 - Andre Kronert ||
66 - Rare Wax par Olivier Rosset
70 - Chroniques || 71 - Menu Best Of.



Westside Gunn x Saucony Grid Jazz 9



Adidas x Bad Bunny 'San Juan'



Carhartt WIP x Nike Air Max Goadome



Sorel x Aries Daystorm Chukka



Damson Madder x Clarks Lace Up



Burna Boy x On Cloudmonster BB



Victory Lap Radio x Nike Air Force 1



Camiel Fortgens x ASICS

MAST
INDELIBLEFUNK

CAP SUR NEW YORK, PLUS PRÉCISEMENT À YONKERS, AU NORD DU BRONX, À LA RENCONTRE DE MAST, LE VIRTUOSE À L'ORIGINE DE LA COUVERTURE DE CE NUMÉRO. IL DÉCOUVRE LES CODES DU STYLE WRITING AU MITANT DES ANNÉES 90. INSPIRÉ PAR SES AINÉS, IL DÉVELOPPE SON IDENTITÉ, ALLIANCE DU PUR STYLE LOCAL DANS LEQUEL IL INJECTE DES PERSONNAGES REVISITÉS À SA TOUCHE INDELIBLE FUNK AUX COULEURS SATURÉES. UN TRAVAIL QU'IL NOMME : 'PIECE & LOVE', À REGARDER AVEC LES OREILLES, ET QUI LUI VAUT UNE RECONNAISSANCE DE SES PAIRS. NAVIGUANT AVEC UNE AISANCE RARE ENTRE L'ÉNERGIE DU GRAFFITI ET LA RIGUEUR DU MURALISME, CE TALENT AUTODIDACTE S'EST FORGÉ UNE SOLIDE RÉPUTATION INTERNATIONALE. ENTRETIEN !

As-tu grandi dans un environnement artistique et y avait-il des vinyles ?

Enfant, je n'ai pas vraiment grandi dans un environnement particulièrement artistique. Tout cela me semblait assez ordinaire. Je cherchais l'art et je découvrais la musique à l'extérieur de la maison, aussi bien à la radio que par la vitre d'une voiture où, vous savez, dans le monde qui nous entoure.

"Spraycan Art" et "Subway Art" sont déjà sortis. En tant que préadolescent vivant à New York dans les années 1990, comment as-tu découvert le graffiti ?

J'ai grandi à Yonkers, dans l'État de New York, une banlieue située au nord du Bronx. Je me souviens de la première fois où j'ai découvert les ouvrages "Spraycan Art" et "Subway Art" chez Barnes & Noble, sur Central Avenue : cela m'a traumatisé. C'était dingue, toutes les pièces sur les métros dont des wagons entièrement peints, toutes ces photos authentiques prises chez eux ou ils montrent leurs black books et leurs caps (cahier de croquis et buses d'aérosol – ndlr). Je n'avais encore jamais vu de graffiti d'une telle envergure en vrai, mais j'étais à l'affut, j'allais regarder à l'arrière des immeubles, sous les ponts, dans les passages souterrains et le long des lignes de trains de banlieue.

A cette époque, est-ce que le hall of Fame situé sur la 238th Street existait ?

À Yonkers, le premier endroit que j'ai découvert regorgeant de graffitis se trouvait derrière le supermarché Waldbaum's, sur Central Avenue. C'était un lieu de rendez-vous connu pour de nombreux élèves qui séchaient les cours du lycée Roosevelt, situé juste à côté. Sinon, il y avait un passage souterrain près de chez moi qui abritait un nombre considérable de pièces et de throw-ups. Mais ce n'est qu'en découvrant la 238e Rue dans le Bronx, un terrain situé là où deux lignes de banlieue du Metro-North convergent avant d'entrer dans l'arrondissement que j'ai véritablement vu un Hall of Fame digne de ce nom. Des artistes comme Sento, Key, Cav, Dero, Ces, Wane, Bom5, Vet, Clark, Sien5, Vism et Mone y réalisaient des murs qui sortaient vraiment du lot et j'en ai pris plein la gueule.

Comment décides-tu de ton blaze Mast ?

MAST est le blaze que j'ai adopté après en avoir essayé d'autres.

Il s'est imposé tout naturellement, personne d'autre ne l'utilisait, alors je me le suis approprié. Ça sonnait bien et j'aimais bien ces lettres à l'époque. Finalement, plus tard, je me suis rendu compte que le T est devenu une contrainte avec laquelle je dois composer aujourd'hui.

Raconte-nous ta première arrestation pour du graffiti ?

Ouais, l'une des premières fois où je me suis fait arrêter pour du graffiti, c'était sur la Metro-North Railroad. Après avoir peint sur des wagons de marchandises et aux abords des voies, on est revenus à la gare et on a posé des tags dans l'ascenseur en montant au deuxième étage. On est allés dans un 7-Eleven du coin, puis on est revenus avec nos sacs de peinture et on a traîné à la gare en attendant le dernier train sauf qu'en fait, on venait de le rater. Les flics faisaient leur ronde de fin de service dans la gare et ils nous ont chopés. Ça m'a servi de leçon et j'ai compris qu'il faut faire sa pièce et vite déguerpir. Ne pas s'éterniser où tu as vandalisé. Ainsi j'ai prit conscience de ça et qu'il ne faut pas être en position de victime.



En quelle année ça s'est passé ? Etais-tu déjà dans un crew ?

Ça s'est passé en 1995. Je ne faisais pas vraiment partie d'un crew sérieux. Je m'amusais encore juste avec mon blaze et je peignais avec des potes, sans vraie affiliation à un crew. Nous étions un peu comme des électrons libres, tu vois, à essayer de comprendre ce qu'on faisait.

As-tu eu des embrouilles avec d'autres graffeurs, notamment Mastro ?

Je n'avais pas vraiment de problèmes avec d'autres writers. A cette époque j'étais jeune, je faisais 1m58, et j'ai vite appris à faire gaffe où je posais, et qui je recouvrais. Je cherchais juste à faire mon bail de mon côté et à ne pas faire le toy. J'ai trouvé mes propres spots pour peindre, faire mes pièces pour m'entraîner et capter le délire. Finalement j'ai évité les embrouilles mais je me rappelle quand même d'une fois au lycée, des gamins d'un autre bahut ont débarqué en demandant : « où est MAST ? » J'avais des potes plus grands dans les classes supérieures, et mon pote JSone les a entendus.

Alors il s'est pointé vers eux en disant : « C'est moi MAST », il a commencé à se bagarrer et il a défoncé ces gamins. Je me souviens super bien, il y avait une caisse avec un toit ouvrant. Je ne sais même pas qui c'était, ni pour quelle raison ils me cherchaient. Puis, je n'ai plus jamais entendu parler d'eux.

Allais-tu à des concerts ou en club ?

Mon premier concert, c'était aussi vers 95-96 : Weezer et Archers of Loaf avaient tournée au Roseland Ballroom, c'était une tuerie ! C'était ma première fois dans cette salle qui, malheureusement, n'existe plus aujourd'hui. Je suis allé à des dizaines et des dizaines de shows au Roseland quand c'était encore ouvert, il y avait toutes sortes de groupes, du hip-hop au rock 'n' roll comme Radiohead, The Roots, Cypress Hill, Cage, G-Love and Special Sauce. Tellement d'artistes, même des rave parties. Cette salle était vraiment lourde. Repose en paix, le Roseland.

Tes influences à cette époque ?

A cette époque, mes influences s'étaient élargies grâce à des magazines de graffiti qu'on pouvait désormais trouver au Tower Records du coin. Mes explorations pour dénicher du graffiti portaient plutôt ses fruits. J'avais trouvé d'autres spots, je pouvais photographier beaucoup plus de graffs locaux, et j'ai même croisé d'autres writers. Il y avait même un shop de graffiti à White Plains qui s'appelait Mad Grill, et un jour ils filmaient une pub pour "Videograf". Ainsi, j'ai pu capter tous mes héros de l'époque : Sub, Emit, Gaze et Kaws. C'était une équipe de writers de Westchester qui retournaient tout, donc ça m'a grave influencé, et c'était juste une bête d'époque. J'ai eu la chance de vivre ça. Concernant la musique, à ce moment-là, j'écoutais juste la radio. Funk Flex balançait des sons quand il animait Street Jams, le samedi soir. Il y avait aussi Old School, un show à midi animé par Dj Mr. Cee. Puis WBLS avait un programme qui s'appelait Soul Sundays, donc je me branchais dessus et j'écoutais. Je descendais Fordham Road dans le Bronx pour pécho des mix-tapes de Dj Clue ou Funk Flex. Le bouche-à-oreille fonctionnait vraiment. Et si un pote avait une cassette, il te la prêtait, ou alors nous enregistrions directement ce qui passait à la radio.

Il n'y avait pas autant d'opportunité qu'aujourd'hui, quand réalises-tu que tu peux graffer et être rémunéré ?

Vers cette même époque, au milieu des années 90, je suis allé à Great Adventure dans le New Jersey avec ma famille, et je me rappelle super bien que l'attraction Batman avait plein de graffitis à l'extérieur. Pendant que je faisais la queue, il y avait des décors et des accessoires pour poser une ambiance à la Gotham City, et les poubelles étaient recouvertes de graffs. J'ai appris plus tard que ça avait été peint par DZINE, un graffeur de Chicago. C'était probablement ma toute première expérience face à du graffiti de ouf fait par quelqu'un qui avait été payé pour poser son style et décorer le spot. Aussi, en traversant le Bronx avec mon daron qui était prof dans le Bronx, je me souviens avoir vu beaucoup de pièces de Tracy 168. Il avait une tonne de fresques à Riverdale, sur Fordham Road et autour du quartier de Little Italy / Arthur Ave. Il avait un style super emblématique et faisait beaucoup de fresques à thème. Je me rappelle d'une fresque des Pierrafeu, et d'une autre pour un ophtalmo sur Broadway, à Riverdale. C'était vraiment mortel à voir, ces mecs avaient un sacré niveau. C'étaient de véritable writers, et ils étaient payés pour réaliser la commande. J'imagine que c'est la première fois que j'ai vraiment tilté que c'était un truc que je pouvais faire : utiliser les compétences que j'avais chopées grâce au graffiti pour me faire un peu de thunes.

Peux tu nous parler de l'importance de sites pionniers comme Art Crimes et 12 OzProphet ?

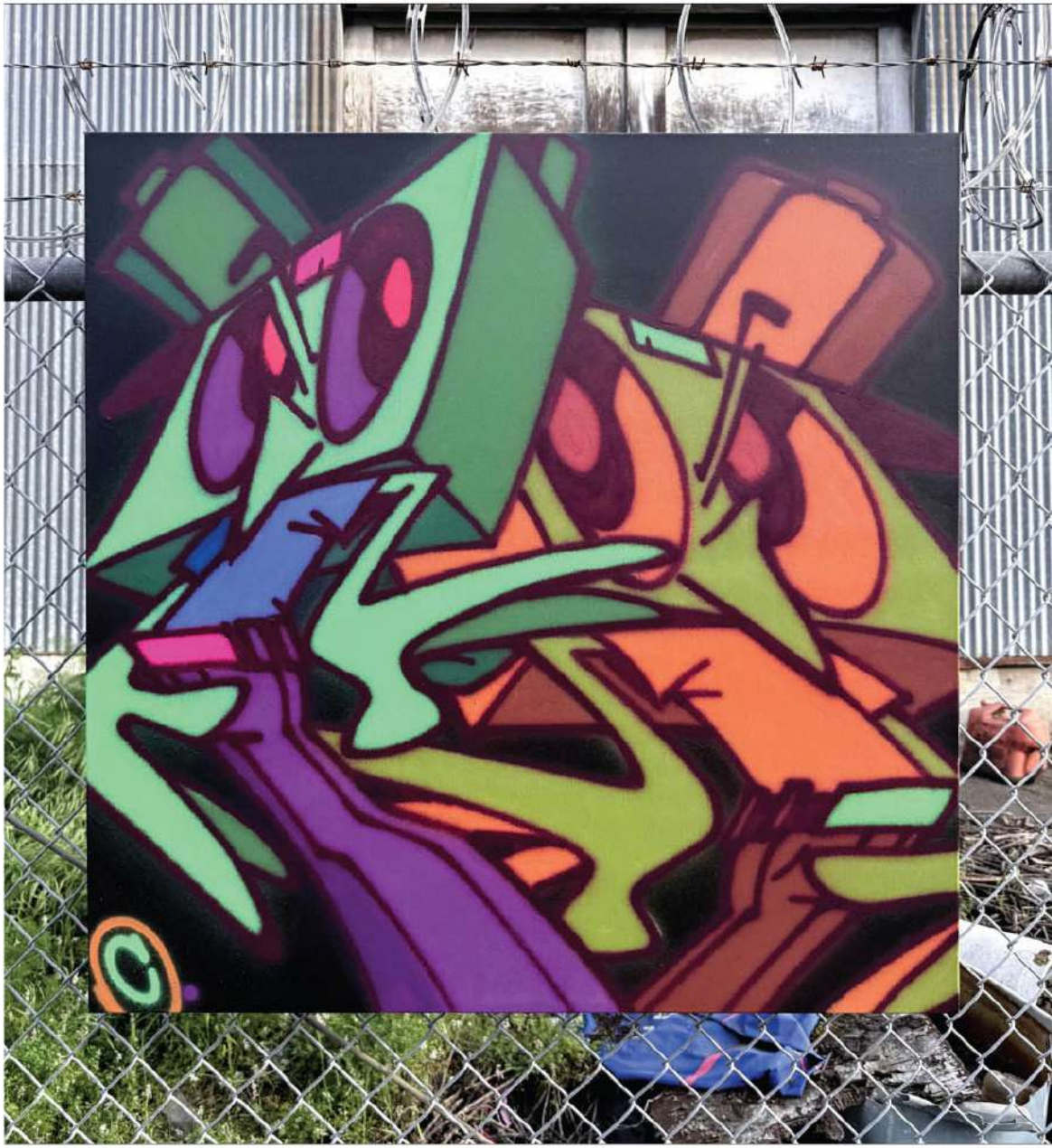
Les sites internet Art Crimes et 12ozProphet ont vraiment joué un rôle majeur pour partager les œuvres et ouvrir les yeux sur les différentes scènes à travers les États-Unis et l'Europe. Quand j'étais gamin, parcourir chaque ville sur Art Crimes était un truc énorme. Tu pouvais faire une recherche par ville et le nom d'artistes dans le répertoire et je me disais : « Un jour, j'aurai mon nom sur cette liste. » C'était capital, mais c'était aussi le début de cette facilité à pouvoir se connecter sur le net et de voir le taff du monde entier. Aujourd'hui, ça a pris une dimension exponentielle avec les réseaux sociaux et tous les autres sites ou applis qui mettent le graffiti en avant. A l'époque, c'était une immense fenêtre ouverte sur des endroits du globe où on ne pouvait pas forcément aller se promener.

C'était un moyen d'observer les styles et de voir ce qui se passait dans ces scènes-là. Art Crimes était cool parce que ce n'était pas un forum, donc il n'y avait qu'à regarder. Ensuite, il y a eu 12oz, où les gens écrivaient en se cachant derrière des pseudos pour étaler toute cette culture du graffiti sur Internet. Ça m'agaçait profondément mais le fait de pouvoir découvrir le travail l'emportait carrément sur les mauvais côtés. C'était génial pour checker ce qui se faisait, passer le temps, faire sa propre promo, mais aussi pour choper certaines photos que les gens postaient, les sauvegarder et se monter sa petite base de données.

> **“ Je ne sais pas si j'aime forcément le graffiti sur toile.”**

A partir de quand peins-tu sur toile ?

J'ai commencé à travailler sur l'art contemporain à la fin des années 90, quand j'étais à l'université. Ce n'était pas un travail régulier, je cherchais simplement ma voie à l'époque. Lorsque je travaille dans mon atelier, j'essaie toujours de distiller différents éléments ou approches de mon graffiti pour les amener dans ma pratique sur toile et autres supports. Je ne sais pas si j'aime forcément le graffiti sur toile. J'ai l'impression qu'il y manque quelque chose. En revanche, je pense qu'il y a un moyen d'extraire les éléments et les approches de personnages propres à mon graffiti pour les transposer sur la scène de l'art contemporain. Actuellement, je travaille cela et une grande partie de cette démarche s'inspire de mes personnages ainsi que de ma façon d'aborder la couleur, de manière très graphique et saturée.



> **“Pour faire partie de l’élite du graffiti, il faut avoir la réputation de tout donner, avoir un style unique, être actif et repousser ses limites.”**



A partir de quel moment utilises tu le nom indelible funk ?

C'est plus tard ça. Quand j'ai créé ma nouvelle adresse Gmail, je cherchais un nouveau blaze. J'utilisais mon nom : Peter Parker mais je voulais passer à autre chose. J'écoutais El-P de Company Flow et du collectif Indelible MCs, et le mot m'a direct parlé. C'était un mot d'adulte. Funk indélébile, j'aime bien l'idée de dire que le funk est impossible à effacer. Je ne me suis pas plus pris la tête que ça. Ça fait plus de 20 ans maintenant que j'utilise ce nom. En plus de ma signature j'ajoute sur mes murs @indeliblefunk. Vous pouvez aller checker mon taf via ma page Instagram ou mon site : indeliblefunk.com

En 2012, tu as réalise une fresque pour les nouveaux bureaux de LinkedIn dans l'Empire State Building, en décidant d'allier ta passion à une aventure pro. Tu peux nous parler des défis que tu as rencontrés ?

Quand j'ai fini la fac en 2001, j'ai galéré pendant quelques années à chercher ma voie. Puis en 2003, j'ai carrément mythonné pour décrocher mon premier taf dans l'édition comme directeur artistique et web designer pour un magazine pas loin de chez moi. J'y allais tous les jours et je captais sur le tas ce que je devais faire. Si je n'y arrivais pas au bureau, je rentrais chez moi le soir pour squatter les logiciels, apprendre en solo, et appliquer ça le lendemain au studio. J'ai vraiment fait illusion jusqu'à ce que je maîtrise le truc. Ces trois ans pour ce premier mag m'ont énormément appris sur la fabrication comme éditer les pages en PDF, gérer avec l'imprimeur, et une fois le numéro bouclé, tout convertir en pages web pour le site. J'ai fait ce genre de taf pendant les treize années suivantes. Dix ans plus tard, après avoir bossé sur des tonnes de titres, je me suis retrouvé dans un hebdo, et le stress me poussait vraiment à chercher une porte de sortie et à changer de carrière. À ce moment-là, je peignais beaucoup le week-end et j'essayais de mettre toute mon énergie dans mes fresques pour sortir des trucs dont j'étais fier. Parce que quand tu bosses sur un mag toute la semaine, tu dois produire vite afin de respecter la deadline et tu ne peux pas peaufiner à ta guise. Ça m'a forcé à prendre mon taf de graffeur plus au sérieux. Grâce à ça, je suis devenu plus visible et ça a créé des opportunités. L'une d'elles, c'est qu'une agence de production de fresques me représentait et ils cherchaient à faire des murs pour Linkedin. J'étais l'un des artistes de leur catalogue et j'ai été sélectionné.

À l'époque, le cachet représentait presque l'équivalent de trois mois de salaire à mon poste au mag. J'ai vu ça comme l'occasion de tenter le grand saut : faire la fresque, démissionner, et après ça, taffer comme un dingue, essayer de gratter d'autres murs puis enchaîner. C'était il y a treize ans, et je n'ai jamais regretté. Travailler pour un patron paraît est assez confortable mais plutôt que trimer pour le rêve de quelqu'un d'autres j'ai préféré partir de zéro et bâtir ma propre carrière. J'avais la dalle et la passion, alors ça a été une vraie école. Je suis satisfait d'avoir cru en moi et d'avoir persévéré.

Peux-tu nous expliquer ta démarche et "Alphabet Aerobics", ce nom est-il en rapport avec le titre de Blackalicious ?

J'ai l'impression que mon style a un pied dans le passé, en mode inspiration chez les anciens masters comme Dondi, Lee et Seen, et aussi tous les panels posés à l'ancienne par Kel et Tracy 168, comme les fondations du lettering. Et de l'autre côté, je regarde vers le futur en essayant de manipuler ça avec ma touche, mon propre funk. J'ai toujours kiffé associer mes lettres à des persos très graphiques, inspirés des comics, de l'animation, et de l'art narratif. Donc mon style c'est un mix des deux, mais il faut toujours que mes lettres aient du mouvement, du swing. Je déteste dessiner des lettres rigides. Mes lettres sont ultra cinétiques : elles sautent, elles percutent, elles bougent ou elles dansent, et elles ont une bête d'attitude. Ça, c'est clairement dans mon ADN. Concernant "Alphabet Aerobics", c'est une illustration de l'alphabet sur laquelle j'ai bossé pour creuser le concept à fond. Oui c'est un clin d'œil au morceau "Alphabet Aerobics" de Blackalicious, pour chaque lettre il y a plein de mots qui commencent par la même lettre. En bas à gauche, tu as le V qui est représenté et illustré par Veronica, un vampire voluptueux et vandale. C'est ça le délire avec Alphabet Aerobics : trouver des histoires fun pour chaque lettre et les mettre en images.

Phase 2 privilégie le terme style writing. Comment définis-tu ce que tu fais ?

Bah, quand je suis dehors à peindre en mode illégal, je suis un graffeur, un style writer, parce que je pose des lettres avec un style bien funky. J'accepte aussi le terme d'artiste aérosol. Par contre, quand je réalise une fresque, je suis un peintre muraliste. Les fresques sont autorisées et légales. Elles s'inspirent direct de ma pratique du graffiti, mais techniquement, ce n'est pas du graffiti.




EXIT
EXIT

Peux-tu nous expliquer le concept du rooftop Legend ?

Rooftop Legends a été lancé par Jesse, le proviseur du New Design High School, qui est lui-même un writer du Lower East Side. L'école a un gymnase en plein air qui est sur leur toit et il y a de superbes murs. Son délire, c'était de créer un événement pour ramener la crème des writers de New York à peindre, tout en fêtant ça avec du bon son et une grosse ambiance. Une bonne façon de valoriser le graffiti, se rencontrer, et passer du bon temps tranquille avec Dj Enuff aux platines. C'est vraiment un beau projet. La première fois que j'ai peint à Rooftop Legends, c'était en 2019. J'ai fait une grande pièce en chrome avec une femme sur la gauche faisant tourner un ballon de basket, et un personnage me représentant (photo page précédente). J'avais aussi un personnage en forme de Big Apple de New York qui jongle avec un ballon de foot. Je voulais me représenter dans l'œuvre tout en m'inspirant de l'environnement du toit où ces sports sont pratiqués. Avant que j'attaque ce mur, beaucoup d'autres artistes le divisaient en plusieurs parties à cause de sa grande taille et de sa texture en tôle ondulée. Mais j'y ai vu l'opportunité de faire les choses en grand. Et le fait d'avoir mon travail exposé de cette manière aussi visible ça m'a ouvert beaucoup d'autres opportunités avec d'autres marques qui organisaient des événements sur ce toit, comme Redbull et Off-White.

Quand tu peins écoutes tu de la musique au walkman et quels sont les Djs et beatmakers que tu kiff ?

À chaque fois que je vais peindre, je ramène toujours une enceinte pour me mettre du son et en faire profiter les gens autour.

Je voyage beaucoup, et il n'y a pas grand monde qui pense à embarquer une enceinte quand ils partent à l'étranger ou ailleurs pour poser une pièce, mais elle est indispensable dans mes bagages. Je pense que c'est un truc pour lequel je suis connu : la musique et la peinture. Pour moi, c'est nécessaire afin que je sors mes meilleurs pièces et que je prends le plus de kiff. Alors je passe mon temps à chiner le net à la recherche de mixes. Il m'arrive de me faire des playlists sur un site de streaming mais en général je préfère laisser les Djs faire leur taff, et comme ça je peux balancer un mix d'une, deux ou trois heures pendant que je fais ma sauce. Tu lances le truc et tu n'y penses plus. J'écoute de tout, surtout de la house, du hip-hop, et pas mal de mixes funk-soul. Je saigne tout le temps wefunkradio.com ou je me connecte à SoundCloud. L'Essential Mix de BBC Radio 1 est aussi une bête de source, avec plein de gros Djs qui sortent des mixes de malade dans leur style respectif.

Tu peins souvent des DJ ou musiciens et récemment un label ta contacté, peux-tu nous en parler ?

Oui, j'ai commencé à collaborer avec Downjazz Records. J'avais laissé mon tag de réseau social sur l'une de mes fresques, et l'un des fondateurs de Downjazz m'a contacté via ma page Instagram. Il m'a dit que mon travail lui parlait vraiment, qu'il y avait une qualité musicale et graphique. Je pense qu'il a vu mon personnage Radiohead, un ghetto-blaster anthropomorphe en train de scratcher sur des platines, et c'est ce qui a attiré son attention. Ensuite, il a regardé mes autres fresques et a tout de suite accroché à la vibe générale de mon travail. David voulait obtenir les droits de certaines de mes pièces pour des sorties à venir chez Down Jazz Records.

Désormais, mes œuvres illustrent plusieurs remixes de house musique de l'album "This is Neo-Soul" de Mark Adams sortis en 2026, notamment le remix du Britannique Jimpster, récemment nommé pour plusieurs prix, tout comme celui du Suédois Crackazat (lire l'interview de Mark Adams dans le Star wax 78). C'est un projet vraiment cool, la musique correspond parfaitement à l'esprit de mes œuvres que je peins, donc tout s'est fait très naturellement. Mettre mon talent au service de sorties musical a été une expérience assez incroyable.

Parles-nous de ta plus grande fresque que tu as réalisé ?

Ma plus grosse fresque à ce jour, c'est sûrement celle que j'ai posée pour le Rust Magic en 2017 à Edmonton, au Canada. Elle faisait environ 27 mètres de large sur 7 mètres de haut, et je l'avais appelée Escape Into Action. J'ai eu les mesures du spot avant d'arriver à la jam, ce qui m'a permis de préparer à l'avance. Je me suis fait un film dans la tête nommé Escape Into Action : l'histoire d'un graffeur dans les années 70 qui esquive des flics ripoux, des meufs fatales et des gangs rivaux pour gratter du buzz car dans ce milieu la réputation fait tout. L'idée de ce film m'a direct inspiré des images issues du cinéma de l'époque, comme "Death Wish" de Charles Bronson, RoboCop, ou tous les films de la blaxploitation comme "Shaft". Je me suis aussi influencé des illustrateurs du moment comme Drew Struzan avec ses affiches de films, Bob Peak avec ses célèbres illustrations de mags et de posters, ou Frank McCarthy qui a fait l'affiche de "The Great Escape". C'était pile ce style-là, mais revisité à ma sauce, avec plein de scènes différentes qui se passaient en même temps. C'était un kiff de dingue.

J'ai même pu sortir un print avant même de peindre le mur, tellement j'avais bossé la prépa et calé tout le projet à l'échelle. Je me suis juste dit : « Vas-y, je prends cette maquette et envoie là direct à l'impression », comme ça les prints étaient disponibles sur place. Ça a été une super école, et ça montre bien qu'anticiper et préparer le terrain permet de créer sans encombre. Je l'ai peinte tout seul. Je créchais à l'hôtel juste en face et j'ai peins perché sur une nacelle pendant neuf jours d'affilée. A l'exception d'un peu de pluie, le climat était au rendez-vous. Je suis sacrément fier.

Vers quelle destination le graffiti t'a permis de voyager ?

C'est juste un truc de fou le nombre de destinations où j'ai voyagé grâce au graffiti. J'ai bougé partout dans le monde. L'année dernière, je me suis fait un road trip en Australie, de Brisbane à Melbourne, et j'ai capté plein de graffeurs avec qui je parlais sur les réseaux au fur et à mesure que je descendais la côte. J'ai posé en Thaïlande. Je suis venu en France plusieurs fois, et j'ai tourné partout en Europe l'année dernière et cette année. J'ai eu la chance de participer au festival de musique de Roskilde, et j'étais aussi sur une jam à Dresde en Allemagne, quelques semaines avant ça. Je kiffe le graff comme moyen de voyager et de découvrir le monde. Quand tu débarques dans une ville et que tu te connectes avec un artiste local, tu vis le truc de l'intérieur. Ça permet d'éviter les parcours à touristes, les locaux me font découvrir où ils bougent et se posent. Ça a toujours été un pur plan pour voyager et découvrir de nouveaux endroits.




UPL
11955
BUILDING
AMERICA®
THE GREAT
ESCAPE
SENSORY SEDUCTION


TTGX 996470
TTK


835173

Peux-tu nous parler de ton expérience avec le Museum of Graffiti de Miami ?

En 2019, Ces m'a contacté pour le rejoindre avec Yes2 et Doves pour poser un mur en collab pour l'ouverture du Museum of Graffiti à Miami. Ces, c'est un writers que j'ai toujours observé et admiré depuis je suis gamin. Il m'a grave marqué dès le moment où j'ai découvert ses pièces dans le Westchester, le Bronx, et New York quand je faisais mes armes dans les années 90 et 2000. Le mec a un passif de ouf dans l'illégal avec des pièces ultra propres, et le fait de voir ça en milieu naturel, ça a clairement défini le genre de taff que je voulais sortir. Du coup, se faire inviter par l'un de ses héros pour faire une fresque avec lui et d'autres writers que tu respectes, c'était une opportunité historique pour moi, et je suis ultra reconnaissant qu'il m'ait branché sur le coup. Depuis, on a fait plusieurs autres fresques ensemble : une à Oklahoma City avec Doves, et une autre au 2Buck Jam à Louisville dans le Kentucky il y a quelques années, où on s'est fait un gros mur à deux, juste Ces et moi. Pour moi, ce mur c'était la définition même des gros lettrages graffiti que je voyais posés par Lee et Pure sur les terrains de handball classiques à New York, qui étaient les plus grands supports sur lesquels un graffeur pouvait taffer à l'époque.

C'était une chance incroyable, et tout est parti de cette première fresque qu'on a faite ensemble au Museum of Graffiti à Miami.

Souvent les musées parlent plus aux non initiés qu'aux experts. Concernant le Museum of Graffiti, il y a toujours à perfectionner ou c'est top ?

Je trouve que le Museum of Graffiti fait un taf de malade pour éduquer les gens sur l'histoire et l'évolution du style writing, depuis les tout premiers handstyles tout simples jusqu'aux chefs-d'œuvre en wildstyle qui habillaient les trains dans les années 70 et 80. Ils assurent grave pour ce qui est de fournir des repères visuels essentiels pour raconter cette histoire. En plus, ils posent des expos avec des artistes actuels, ce qui permet de couvrir l'histoire tout en montrant le taff contemporain d'artistes d'atelier qui viennent du graff. Franchement, je sur kiffe ce que fait le Museum of Graffiti.

Que souhaites-tu que les gens retiennent de toi, de ton œuvre ?

Lorsque l'on regarde mon travail, j'aime utiliser des couleurs ultra-saturées, selon le message ou l'histoire que je souhaite transmettre à ce moment-là.

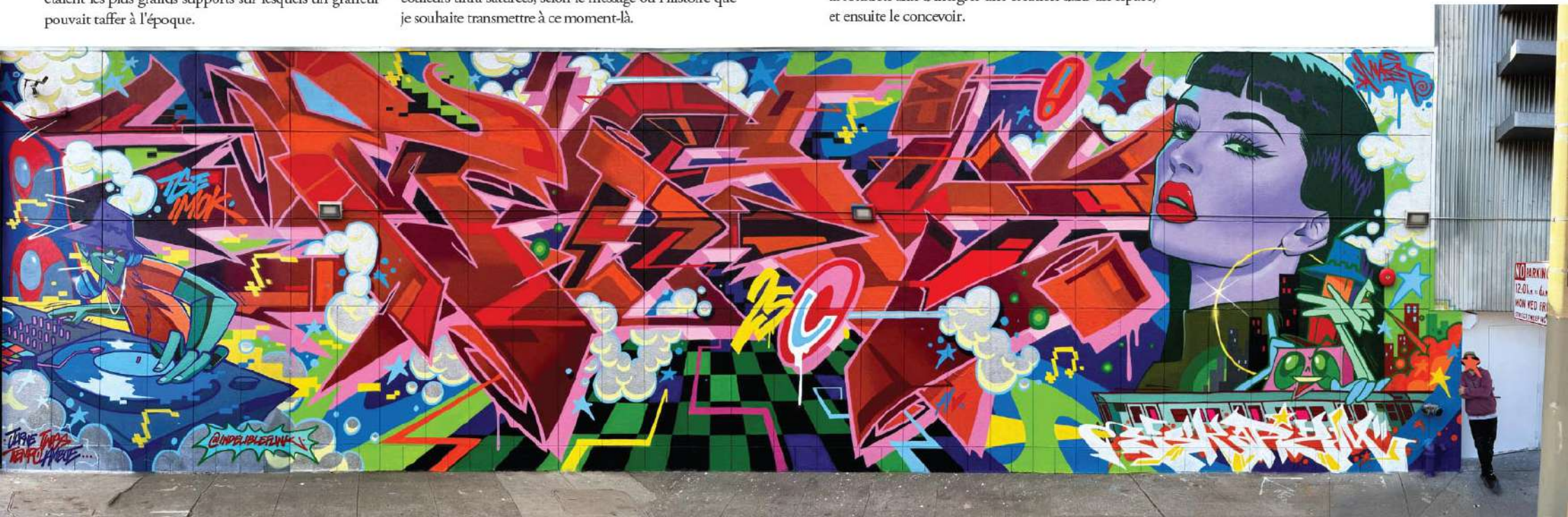
Je veux que mon œuvre soit quelque chose qui se regarde avec les oreilles ; elle possède indéniablement une musicalité visuelle. Les lettres sont cinétiques et en mouvement, les formes sont disposées de manière dynamique, et les caractères eux-mêmes débordent de style et de personnalité. Je veux créer une expérience où l'on croise le regard d'un personnage, où l'on contemple la fresque avec le sourire, où l'on prend du plaisir et où l'on s'évade un temps grâce aux couleurs folles et au mouvement de ma peinture.

Penses-tu que pour être dans l'élite du graffiti il faut peindre aussi bien des trains que d'énormes fresques, et exposer en galerie ?

Selon moi, pour faire partie de l'élite du graffiti, il faut avoir la réputation de tout donner, avoir un style unique, être actif et repousser ses limites. Faut être dans un délire où, même si tu as la tête sous l'eau, tu continues à pousser et à élever ton niveau. Je cherche toujours à capter le prochain truc à faire, le prochain dessin ou la prochaine grosse pièce que je peux faire. C'est toujours un défi mais un kiff total. Surtout quand il faut trouver la solution afin d'intégrer une création dans un espace, et ensuite le concevoir.

Souvent, ça me vient en trouvant une histoire ou un thème pour le mur, et après toutes les idées découlent de ce thème. Mais pour être dans l'élite du graff, faut être régulier, avoir la réputation de sortir du lourd, rester humble, kiffer ce que tu fais et faire en sorte que chaque pièce compte.

"Quand tu débarques dans une ville et que tu es connecté avec un artiste local, tu vis le truc de l'intérieur. Ça permet d'éviter les parcours à touristes..."



Quel est ton meilleur souvenir en tant que graffiti artiste ?

Mes meilleurs souvenirs de graffeur sont toujours ceux où je suis dans cet état de fluidité totale, aussi bien lorsque je trace mon esquisse que les contours. J'aime lorsque j'arrive à puiser des idées dans mon esprit pour les projeter sur le mur et voir ce qui accroche. Prendre du recul pour admirer l'œuvre achevée procure toujours un sentiment d'accomplissement et un vrai plaisir. Mais l'acte de peindre et de se laisser porter par ce flux est quelque chose de précieux à chaque étape, qu'il s'agisse du remplissage, des contours ou de n'importe quelle autre étape. C'est un état dans lequel je me sens toujours profondément heureux.

Après toutes ces expériences as-tu encore des rêves ?

En tant qu'artiste, je suis toujours impatient d'aborder ma prochaine œuvre ou mon prochain défi. Je cherche à perfectionner mes portraits et persos issus de la culture pop. Je veux réaliser des fresques murales de grande envergure, faire évoluer mon style et à continuer de me dépasser. Ces objectifs me permettent de rester tourné vers l'avenir ; comme il y a toujours quelque chose de nouveau à expérimenter ou à concrétiser, cela entretient sans cesse ma soif de création.

Pour finir, ton adage favori ?

Ces temps-ci, mon travail s'inscrit sous la bannière : Piece & Love. Le mot Piece fait référence au terme 'masterpiece' propre au graffiti, soit un chef-d'œuvre. Je trouve que ces mots incarnent parfaitement mon parcours d'artiste graffeur ainsi que ce que je ressens lorsque je crée. Si je n'aimais pas ce que je fais, je ne le ferais certainement plus depuis plus de trente ans. Je suis reconnaissant d'avoir cette activité qui me fait voyager à travers le monde, me donne l'occasion de découvrir de nouveaux lieux et de rencontrer de nouvelles personnes, tout en me permettant d'exprimer ma créativité dans des environnements et des villes aussi variés. Je souhaite réaliser des œuvres qui donnent le sourire aux gens et me procurent un sentiment d'accomplissement. Merci de m'avoir écouté ! Piece & Love.



"Mes meilleurs souvenirs de graffeur sont toujours ceux où je suis dans cet état de fluidité totale, aussi bien lorsque je trace mon esquisse que les contours."

KEY SUNA

DISCIPLE DE PHILÉMON ET ADEPTE DU DIY, TOUR À TOUR DANSEUSE, BEATMAKEUSE, CHANTEUSE, PUIS BASSISTE, KEYSUNA FORGE SON IDENTITÉ EN S'EXTÉRIORISANT. CONSCIENCIEUSEMENT, LA NATIVE DE NANTES ÉVOQUE L'AMOUR, L'ATTACHEMENT, L'ACCEPTATION, DES MESSAGES GRAVÉS EN ANGLAIS. LÀ OÙ IL FAUT TOUTE UNE CARRIÈRE À CERTAINS BEATMAKERS POUR ACCOUCHER D'UN ALBUM ORCHESTRAL, ELLE RÉUSSIT LE TOUR DE FORCE DE RÉUNIR UNE DIZAINE DE MUSICIENS SUR SCÈNE DÈS SON PREMIER OPUS. ENTRETIEN AVEC UNE JEUNE CRÉATRICE QUI, POUR DONNER VIE À "BOUNDS", A SU S'ENTOURER DE TALENTS, À L'IMAGE DE LA FLÛTISTE DE JAZZ LOUISE CHAVANON.

“Pendant une longue période de convalescence en 2021 où je ne pouvais pas danser, je me suis mise à faire du son pour occuper mes journées.”

Où es-tu née et as-tu grandi avec des vinyles à la maison ?

J'ai grandi à Nantes, plutôt avec des Cds à la maison. Ma mère écoutait pas mal de jazz et j'ai récupéré quelques Cds de sa collection comme ceux de Monk, Kirk, Chet Baker... Les vinyles, j'ai commencé à faire ma propre collection adolescente, un mélange de classique et de trucs diggés que je voulais sampler.

Avant de te lancer dans la composition musicale, tu pratiquais la danse. Peux-tu nous expliquer cette période de ta vie ?

Je danse depuis que je suis toute petite, j'ai très vite baigné dans le milieu hip-hop ; à neuf, ans mes mentors m'emmenaient m'entraîner au LU, un lieu ouvert à tous et toutes. Les Nantais savent ! Ce sont les morceaux sur lesquels je dansais qui ont alimenté mes playlists de jeune ado. J'ai toujours été à fond dans la musique.

C'est donc le hip-hop le fil conducteur de ta vie, quel est le déclic pour te lancer dans la composition musicale, commences-tu par les machines ou la basse ?

Pendant une longue période de convalescence en 2021 où je ne pouvais pas danser, je me suis mise à faire du son pour occuper mes journées. J'ai commencé sur un Korg Volca à sampler ce que mon ami Philémon m'a prêté. Question MAO, j'ai commencé sur GarageBand, je suis passée sur Reason pendant un long moment, et maintenant je suis sur Ableton. La basse est arrivée en même temps, mais c'est d'abord la prod et la composition que j'ai eu envie de geeker. Maintenant, c'est plutôt l'inverse, je ne passe pas une journée sans jouer de la basse.

À quel moment rencontres-tu Philémon, ton claviériste ? Exécute-t-il tes compos ou travaillez-vous ensemble en amont ? Et pourquoi ne rappe-t-il pas...

Je connais Philémon depuis longtemps car il est aussi dans le milieu de la danse. En même temps que je commençais la basse et la prod, il commençait à jouer du clavier, et on parlait énormément de musique. On s'est mis naturellement à faire du son ensemble. Ça a été un vrai mentor pour moi, et même si aujourd'hui je compose et produis tout mes sons, il m'accompagne sur scène au clavier et aux backs, et on continue à créer ensemble. On a sorti une mixtape, "Three Flaves" avec le groupe lillois PLDG. En général, j'ai vraiment à cœur de collaborer avec des artistes en dehors de mon projet perso.

Qui sont les beatmakers et compositeurs qui t'influencent et est-ce possible de faire de la néo-soul sans être inspiré d'Erykah Badu ou de Roy Ayers ?

J Dilla éternellement, Phoelix, D'Angelo, Cam Obi, Mac Miller, Monte Booker, Steve Lacy, Erykah Badu, Georgia Anne Muldrow, James Blake, Nick Hakim, Eliza... La liste est longue. Et je ne cite même pas les bassistes et chanteur/euses ! Je ne sais pas si il est possible de composer de la néo-soul sans être inspiré d'eux. En tout cas, ce sont des influences majeures pour moi, comme Roy Hargrove. Leurs albums notamment "Mama's Gun", "Hard Groove", sont des exemples parfaits du mélange harmonieux entre le jazz et le hip-hop qui m'a tellement parlé dans la néo-soul.

Quelle question liée à la production aimerais-tu te poser puis répondre ?

À quel moment du processus créatif intervient la production ? Je répondrais que c'est la racine même de mes morceaux ! J'écris beaucoup, mais mes textes ne viennent qu'après avoir écouté un beat en boucle. C'est, à 95% du temps, la première étape d'une création. J'adore produire sans me prendre la tête, faire des prods en vingt minutes. Je ne jette jamais, même si ça donne rien de convaincant, on ne sait jamais. Ça me permet d'avoir plein de matière sur laquelle chanter, rapper, écrire... Et parfois je retombe sur des pépites dans lesquelles je ne mettais absolument aucun espoir !

Le clip et la musique de "Sirens" font déjà mature pour un premier projet. Avais-tu déjà une vision précise ou étais-tu épaulée ? Peux-tu nous expliquer la démarche et le processus de création ?

Ce morceau exprime un besoin d'extérioriser et de prendre conscience de ses ressentis. Je suis toujours surprise par notre incapacité à écouter et à parler de nos sentiments et émotions, en tout cas les miens (rires). Je voulais mettre en image ce contraste entre le silence extérieur et les "sirènes" d'alerte à l'intérieur, quel'on a du mal à écouter. J'ai bosser avec Philémon et Noa Illinga, un photographe d'origine nantaise, sur ce clip, tout est fait maison. Régie, acteurs, figurants, lieux, etc., je fais la prod, Philemon la real, Noa nous aide à l'image. Le processus est souvent le même ; avec Philémon on profite d'un trajet de train ou voiture avant un concert pour balancer des scénarios, réfléchir aà des concepts, discuter des thèmes du morceau...

On cherche des références d'images, je trouve des lieux, des figurants/acteurs et on tourne en famille ! Même si les clips ont de moins en moins d'importance de nos jours, j'adore les tournages, ça fait toujours des super souvenirs. Qui regarde une vidéo de plus de trois minutes en 2026 ? Je suis trés attachée à l'idée de créer un univers visuel pour mes morceaux, ça m'éclate. C'est presque même l'inverse : au final, mon morceau sert de bande-son pour une idée de visuel, de court-métrage.

C'est osé pour une artiste française de chanter en anglais. Pourquoi ce choix ? Es-tu déterminée à tourner à l'étranger ?

Oui, absolument ! Et la plupart de mes écrivains/compositeur/ices préférés écrivent en anglais, donc je suis très inspirée par cette langue. J'ai vécu à Dublin pendant un an et ma meilleure amie est irlandaise, donc c'est aussi une langue que je pratique. Et bien sûr avec la musique que je fais j'ai envie de jouer à l'étranger ! En France, la scène néo-soul est plus de niche et j'aimerais explorer ailleurs autant que possible, découvrir d'autres mentalités. J'écris aussi un peu en français, et c'est peut-être quelque chose que j'aurai envie de développer plus tard.

Peux-tu expliquer les thèmes de "Why" ou "Think About", par exemple, et souhaites-tu faire passer un message ou juste divertir ?

Avant tout, je crois que je cherche désespérément à écrire mes ressentis, graver des mots, des expériences, m'en souvenir. Le temps passe et amoindrit même mes émotions les plus fortes ; je ne sais pas si c'est lié, mais quand je vis quelque chose d'important, j'ai souvent une envie très forte de composer, d'écouter de la musique, d'écrire, sans forcément de thèmes, juste de m'exprimer, pour ne pas oublier l'intensité dans laquelle je suis. Je ne cherche pas spécialement à faire passer un message, j'essaye juste d'être le plus honnête possible dans mes textes, en espérant inviter les gens à faire de même dans la vie. J'essaye de parler d'amour, de ce qui me touche, et c'est très dur, on a l'impression de vendre un peu sa vie. Mais je sais que je fais ça pour la musique et parce qu'au final, on traverse tous/tes des choses similaires. J'espère que mes chansons résonneront avec les gens, qu'elles feront partie d'une époque de leur vie, d'un souvenir de vacances, de rupture, de rencontre... C'est l'effet que la musique me fait, le fameux concept de la B.O. d'une vie. Certains morceaux me rappellent des périodes de ma vie et me permettent même de réactiver certains souvenirs.

Sinon, "Why" parle des états d'âme imprévisibles et difficilement explicables dans lesquels une relation peut nous mettre. C'est une envie de se détacher de cette spirale de dépendance, d'attachement, de compensation... D'essayer d'arrêter de vouloir tout comprendre et contrôler. "Think About", c'est le sentiment d'obsession légère, le crush quoi. Tu ne peux pas arrêter d'y penser mais ce n'est pas déplaisant. Il y a quelque chose de presque agréable au fait que ce sentiment reste au stade de la rêvasserie, et que rien ne se concrétise.

“Le temps passe et amoindrit même mes émotions les plus fortes ; je ne sais pas si c'est lié, mais quand je vis quelque chose d'important, j'ai souvent une envie très forte de composer...”

Neuf titres pour ton premier opus "Bounds", finalement, il y a autant de titres que pour ton Ep précédent. Ça donne l'impression d'être fait dans une sorte d'urgence. Peux-tu expliquer le processus de création? Est-ce joué à 100% en organique et mixé via des softwares, ou samples-tu...

Il y avait plus de quinze titres de base mais j'ai gardé l'essentiel, je voulais que ça respire. Ce sont des prods qui sont sorties de mon ordi seulement quelques mois avant la sortie de l'album. J'ai pratiquement tout composé dans mon home studio, puis j'ai demandé à Louise Chavanon, une amie flûtiste de jazz qui m'accompagne sur scène, de bosser avec moi sur des arrangements d'instruments à vent pour faire vivre les morceaux et qu'il soient plus organiques. Philémon a rajouté des éléments de prod., et d'autres ami/es musicien/nes sont venu/es poser des guitares, des percussions... J'ai arrangé quelques parties de cordes aussi. Tout ça a été enregistré puis mixé, à Nantes, entre le studio La Saveur à Nantes-Trempo, chez moi et chez Phil. Ça s'est fait vite et très naturellement. Puis cet album m'a permis de développer à fond le live et de découvrir un nouveau public grâce au pressage vinyle.

Pourquoi Staub Studio pour le mastering ? Ce n'est pas un choix hasardeux ?

Il m'a été conseillé par un ami qui a beaucoup d'expérience dans le mastering vinyle. Je voulais un bon mastering pour le pressage, et il a été super arrangeant et efficace. Il a eu un coup de cœur pour l'album et c'était très agréable de bosser avec quelqu'un qui kiffait le projet.

Est-ce fondamental pour toi de sortir ta musique de façon indépendante ?

Je crois que oui, même si j'ai conscience que c'est extrêmement dur d'obtenir de la visibilité sans label, tourneur, etc. J'essaye de m'entourer de pro petit à petit, et de choisir des personnes passionnées. Je pense qu'être indépendante veut aussi dire prendre conscience de l'économie que tu génères, chercher à pérenniser, et tout ça en faisant le moins de compromis possible, sauf celui de ton temps, parce qu'évidemment c'est énormément de taf, de temps en moins à pouvoir juste créer. C'est très pesant parfois, donc j'apprends à déléguer petit à petit.

As-tu un rituel avant de monter sur scène ?

Des exercices de respiration, et un petit check/hug à l'équipe !

Peux-tu nous parler de ta prestation à Jazz in Marciac ? Y a-t-il un public pour la nouvelle scène et cherches-tu à diffuser le même son en studio-disque que sur scène ?

C'était un concert organisé par la Gélule, un collectif de jazz parisien je crois. Super sympa, et hyper ouvert. On a fait plein de rencontres, et je pense que les gens sont contents d'écouter des nouveautés. En tout cas, j'y ai entendu des choses extrêmement variées comme de la salsa, de la soul, de la country, du noise, etc. Sinon, avant, je voulais proposer le même son en studio et en live, parce que ça me tenait à cœur de faire entendre mes prods.

Aujourd'hui je test pleins d'autres formules. Je joue en trio guitare ou piano/batterie/basse, en quintet ou même en 8tet avec quatre soufflants. Récemment, j'ai joué avec un big band et c'était incroyable. Je crois que maintenant j'ai envie de faire vivre mes sons, quitte à proposer des versions vraiment différentes pour la scène. Parfois je me dis que je devrais me calmer car je réarrange mes morceaux tout le temps, et ça peut faire beaucoup d'infos pour les gens avec qui tu joues... Mais je redécouvre mes morceaux à chaque fois !

De nombreux beatmakers on sorti plusieurs albums pour aboutir à un album de créations orchestrales. Tu es déjà accompagnée sur scène par une dizaine de musiciens. Finalement ma maman à raison quand elle dit que la vie change… (rires) L'IA n'est pas prête de remplacer les musiciens… Peux-tu nous expliquer jusqu'où tu veux aller ?

Comme je le disais plus tôt, récemment j'ai joué avec un big band et j'ai très envie de développer et concrétiser quelques projets orchestraux. Je suis passionnée d'arrangements, je suis des cours d'écriture classique et d'arrangement jazz au conservatoire, et je passe ma vie à chercher des partitions d'arrangement live de morceaux que je kiffe. J'espère continuer à rencontrer des arrangeurs/euses pour apprendre d'eux et collaborer avec eux, tout comme j'espère travailler avec plein de beatmakers. Une des raisons pour lesquelles j'ai commencé la musique est que je rêvais de faire un Tiny Desk, donc on peut dire que c'est un objectif que j'ai toujours en tête !

Pour finir ton adage favori ?

N'aie pas peur d'avancer lentement. Aie peur de rester immobile. Quand on reste immobile, la peur pousse mieux !

“N'aie pas peur d'avancer lentement. Aie peur de rester immobile. Quand on reste immobile, la peur pousse mieux !”



PHALO PANTOJA

LA PRESSE LE PRÉSENTE COMME UN PRODUCTEUR PURISTE ET ÉMÉRITE DU HIP-HOP. SUR SA PAGE INSTAGRAM, IL SE PRÉSENTE COMME : PRODUCTER, ARRANGER, MIXING & MASTERING ENGINEER & GRAPHIC DESIGNER FOR CARCOSA MUSIK. NATIF DE SAINT-DENIS, AMATEUR DE SAMPLEUR VINTAGE ET DES DERNIERS SOFTWARES, PHALO PANTOJA A BIEN ASSIMILÉ COMMENT PRODUIRE DES BEATS SALES ET LES EXPORTER OUTRE-ATLANTIQUE. ET LORSQU'ON ÉVOQUE LA CRÉATION MUSICALE AVEC LE FRANCO-HISPANO-PERUVIEN, IL ACCEPTE VOLONTIERS LA CAMISOLE DE FORCE BOOMBAP. TOUJOURS ACCOMPAGNÉ DE KICKEURS À LA PLUME CAUSTIQUE, UNE DOUZAINE DE RELEASES PLUS TARD, L'HOMME DE L'OMBRE NOUS PARTAGE QUELQUES CLÉS POUR MIEUX COMPRENDRE SON AMOUR POUR LE JAZZ, LA SOUL ET LE FUNK.

“J'aime quand tout est suggéré, cela laisse place à l'imagination de chacun.”

Bienvenue, un verre de ?

Coca Zéro, de préférence frais, un peu de glaçons et c'est parti sur l'autoroute du kiff !

Ta première approche du beatmaking ?

J'ai commencé à faire mes armes en 1996. J'ai chopé mon premier sampleur, un Ensoniq ASR10, et un rack Studio Electronics SE1. J'ai voulu directement commencer avec du gros matos, J'écoutais beaucoup de rap américain, Je voulais me rapprocher de leur qualité sonore.

Tes débuts dans la nuit parisienne ?

J'ai commencé en tant que Mc, donc j'en ai fais des soirées, mais c'est trop vague pour te préciser une date exacte. Bon, c'était plus Brie-Comte-Robert que Bercy (rires).

Si je te dis Carcosa Musik ?

Mon petit label ! C'est un hommage au "Roi Jaune" de Robert W. Chambers, une œuvre insaisissable entre poésie et fantastique de 1895. J'aime quand tout est suggéré, cela laisse place à l'imagination de chacun. Je suis un artiste de l'ombre et j'ai sorti quelques projets avec différents artistes français comme Jaahydd, Lemdi, Daz-Ini, et des Américains comme Mr. Blue, Leaf, King Malachi... On profite !

Lorsque tu dig qu'est-ce qui t'obsède ?

Dans un premier temps, c'est la cover. Ça me permet de voir dans quoi on s'embarque, puis ensuite le choix des instruments, quand ils sont marqués. Je regarde beaucoup.

Comment composes-tu tes drums et basses ?

Je produis mes drums sur ma SP1200, je n'ai jamais trouvé mieux. Je prends du temps pour essayer des combinaisons de pattern avec plusieurs éléments percussifs afin de retrouver un groove proche de Clyde Stubblefield, Omar Hakim ou James Gadson. Pour les basses, je les aime jouées, donc c'est un son acoustique ou analogique type Moog. Toujours dans le sens du groove, toujours comme un élément principal.

Si je te dis Da'Pro, tu réponds ?

Un super Mc et un super gars ! On attend son premier album, cela serait cool. Il faut qu'il se lance, il a plein de choses à raconter et, connaissant son exigence, l'expérience sera au niveau.

Un compositeur qui te rend fou systématiquement ?

Plutôt qui me rendait fou : J Dilla. Il a apporté quelque chose que personne ne savait faire aussi bien : donner au beat un rythme tellement humain ! Il faut enchaîner sur des prods luxuriantes, soul full, et aérées puis repartir vers quelque chose de plus sombre, électronique et minimaliste ! Savoir changer d'ambiance et d'univers tout en conservant son ADN, c'est la marque des très grands.

Hardware ou software ?

Les deux. Sampleurs analogiques, Maschine MK3 pour séquencer, Cubase Pro pour structurer et mixer avec plugins, puis des racks analogiques SSL. Il y a de très bons plugs aujourd'hui. Artistiquement en hip-hop, je trouve qu'on est un peu dans le dur mais la qualité des interfaces audio, plugins pro, c'est quelque chose. Il y a encore dix ans, c'était inconcevable de se dire qu'on pouvait mixer avec des modules d'une telle qualité et se rapprocher de nos standards, heureusement qu'il y a la technologie (rires).

Quelle question liée à la production aimerais-tu te poser, et que répondrais-tu?

Pourquoi ne pas rester sur du boom bap classique ? Parce que j'écoute tellement de choses différentes comme Radiohead, Jerry Goldsmith, Bibio, Genesis ou Pink Floyd qu'il m'est impossible de vouloir me cantonner un quelque chose que je sais déjà faire. J'essaie de me challenger sur des projets. C'est sûr que cela ne peut plaire à tout le monde mais on s'amuse (rires).

Si je te dis graphisme, tu réponds ?

J'ai commencé en tant que graphiste dans une agence de communication donc c'est mon métier initial à la base.

Ton adage favori ?

Étant fan de cinéma, j'essaie de composer la bande originale de mes expériences.

Quel métier aimerais-tu faire si tu n'étais pas beatmaker ?

Ce n'est pas un métier donc c'est vite réglé. Peut-être réalisateur de longs-métrages, cela serait cool. Je me remets aux clips pour le moment.

Pour finir, ton top 5 oldies ?

En hip-hop ? On va éviter de mettre trop d'albums évidents comme ceux de Mobb Deep, The Pharcyde, Pete Rock ou ATCQ voir Gang Starr. Alors :

- Jeru The Damaja "The Sun Rises in the East"
- Brotherhood "Elementalz"
- Caveman "Positive Reaction"
- Outkast "Atliens"
- Goodie Mob "Soul Food"

Et ton top 5 nouveautés ?

- Boards of Canada "Inferno"
- Kooley High "The Glow" Ep
- Oh No "Nodega"
- Daz-Ini & Leaf "EP#1"
- Blu & Exile "Time Heals Everything"

"Savoir changer d'ambiance et d'univers tout en conservant son ADN, c'est la marque des très grands."



ERIC BLAZE

COMME TOUT ARTISAN BEATMAKER QUI SE RESPECTE, ERIC EST UN HOMME DE L'OMBRE. PLUTÔT TAISEUX, IL INCARNE CE PASSIONNÉ DISCRET QUI PASSE LE PLUS CLAIR DE SON TEMPS ENFERMÉ EN STUDIO. POURTANT, ÉGALEMENT DISQUAIRE, IL A VU DU PAYS, CÔTOYÉ DES PILIERS DU MOUVEMENT HIP-HOP NEW-YORKAIS ET COMPOSÉ POUR LA CRÈME DE L'UNDERGROUND DU GENRE... VÉRITABLE VINYLE ENTHOUSIASTE, À LA FOIS INTÈGRE ET OUVERT D'ESPRIT, ERIC BLAZE CONÇOIT LA VIE COMME UNE EXPÉRIENCE CONTINUE QU'IL N'A DE CESSE D'ALIMENTER À BASE DE SAMPLES. ENTRETIEN AVEC L'ALCHIMISTE DEALER DE DISQUES, DANS SON NOUVEAU REPAIRE, AU 14 RUE DE LA FOLIE-MÉRICOURT, DANS LE 11ÈME À PARIS.



As-tu grandit dans un environnement artistique et y avait-il des vinyles ?

J'ai grandi dans le 13ème arrondissement de Paris, je vivais juste avec ma mère et mon grand frère Philippe. On habitait à la cité Glacière. Ma mère avait quelques disques qui traînaient mais c'est surtout mon frère qui achetait des vinyles tout le temps et qui m'a fait découvrir beaucoup de choses. Il est de onze ans mon aîné et, à l'époque, à la fin des années 70, il commencé à jouer de la basse en écoutant du jazz, du reggae, de la pop, du caribéen, du blues et autres. On partageait la même chambre et Philippe m'a fait découvrir The Clash, Joe Jackson, Police, B.B. King, Gramacks et j'en passe.

Dans quel lycée rencontres-tu J'L'Tismé ?

J'ai rencontré J'L'Tismé en 89 au lycée pro Elisa Lemonnier dans le 12ème. On est arrivés la même année. C'est assez comique parce qu'on ne s'est pas parlé tout de suite, on courait tous les deux après la même fille, on se guettait un peu du genre « c'est moi qui vais la serrer le premier » (rires). Un délire de jeunesse. Par la suite, on a connecté, on s'habillait de la même façon, on a commencé à échanger et tout de suite on a parlé musique. On aimait tous les deux Ultramagnetic Mc's, EPMD, Public Enemy, Too Short. On parlait des derniers clips de Yo! MTV Raps qui passaient sur la chaîne américaine. A l'époque, je faisais déjà parti du crew Longue Posse avec Sléo, Texaco, etc. Et Julien, lui, faisait partie, si je me rappelle bien, d'une clique de tagueurs avec MC Bees qui s'appelait les UTG. Moi je ne taguais pas, ce n'était pas mon kif, mais j'avais pas mal d'amis dans le délire et de plus je respectais la culture. Avec J on écoutait tous les jours du son, à la pause déjeuner, après les cours, etc. On n'arrêtait pas. Du son US, français, le Deenastyle de Dee Nasty sur Radio Nova, on découvrait le rap comme il fallait. On habitait à l'opposé, lui dans le 19ème à Crimée et moi le 13ème, donc au début on ne se captait pas trop en dehors des cours, mais au lycée. Dès qu'on avait un moment c'était parti pour une nouvelle session d'écoute sur walkman. Un jour on a parlé de monter un groupe de rap avec MC Bees qui était également au lycée. Et fin 89, le groupe Tout Simplement Noir a vu le jour.

Tu débutes donc en tant que Mc Demon B dans le groupe Tout Simplement Noir mais tu quittes l'aventure avant même la sortie du premier Lp…

Oui, c'est ça, c'était bien mon nom de l'époque, sacré nom quand même (rires). En fait, je suis parti en 93. J'étais frustré car on ne trouvait pas de deal en maison de disques, malgré le fait d'avoir pas mal de choses pour un groupe qui débutait à l'époque. On était apparus sur RapLine, on avait fait entre autres le grand concert de hip-hop à Beaubourg, on enchaînait les radios, les contacts en maison de disques, notre nom commençait à tourner un peu, mais pas de contrat. À l'époque, on ne pensait pas faire cela en indépendant, on souhaitait signer en maison de disques comme les grands. On se disait que si le groupe Original MC's avait pu signer, nous, ça allait le faire direct. La seule proposition, en fait, à l'époque était venue d'Ali Adour, qui était un des producteurs du Ministère A.M.E.R, et qui m'avait appelé après notre passage sur RapLine pour me proposer un deal en solo, que j'ai refusé. Je voulais péter avec mon groupe TSN. En 1993, ça n'avançait toujours pas, je n'y croyais plus trop, et je voulais me concentrer un peu plus sur mes études, donc je suis parti.

C'est donc à ce moment que tu veux devenir Dj et beatmaker ?

Oui, à ce moment, j'avais déjà commencé à produire des instrus pour le groupe et pour moi également. Je travaillais sur quelques morceaux solos. J'ai commencé à prendre plus de plaisir à produire qu'à rapper. J'adorais écouter des vinyles dans le but de trouver des samples. Depuis un certain temps mes oreilles étaient réceptives à différentes sonorités. Au début je n'avais pas de matériel avec les TSN, on rassemblait nos idées et on allait chez des potes qui, eux, avaient du matos comme le sampleur Akai S950. Quand on trouvait des samples, on les enregistrait sur K7 pour se faire une session d'écoute tous ensemble.
On faisait notre choix et c'était parti. J'ai dû attendre 1995 pour acheter mon premier sampleur, l'Ensoniq ASR-10 en version rack. A l'époque il m'a coûté un bras mais ca valait le coup. Tout le monde, à l'époque, courait après les MPC d'Akai, mais je voulais quelque chose de différent. J'avais vu dans un magazine que RZA du Wu-Tang utilisait ça, donc je me suis dit : « Vas-y, c'est celui-là que je vais acheter ». Le ASR-10 a un très bon son mais son séquenceur est un cauchemar, très rigide, donc il faut se battre pour lui donner du groove. Après, j'ai enchaîné à New York sur le Ensoniq EPS-16 Plus, la MPC1000, le programme Reason et la MPC Studio.

Fin des années 80, début des 90, allais-tu à des concerts ou en club à Paris ?

Oh oui, j'allais à tous les concerts dès que je pouvais. J'ai eu la chance d'aller au premier concert de Public Enemy au Zénith, j'ai vu Redman, les NTM à leurs débuts au Bobino et plein d'autres. J'allais en soirée au Rex, à l'Espace Voltaire, à la Main Jaune, au Bobino, et dans d'autres endroits dont je ne me rappelle même pas.
Dès qu'il y avait un concert ou une soirée hip-hop où je pouvais me rendre, j'y allais direct. Je suis même allé au festival Banlieues Bleues en 91 pour Krs-One et Shinehead. Le concert s'est transformé en bagarre générale, du coup Krs-One s'est planqué dans les loges alors que Shinehead était en plein kif. Il a pris le micro et a commencé à chanter au milieu des chaises et des bancs qui volaient, il y avait des gars au sol au bout du rouleau. Quel concert (rires). Pure improvisation, mais c'est ça aussi le hip-hop. Je ne me rappelle plus combien de places abritaient ce chapiteau mais 95% du public était en train de se battre. J'étais avec une équipe et, en sortant, j'ai vu des voitures de police qui devaient intervenir mais les policiers étaient enfermés dans leurs caisses, pétrifiés. Des évènements de ce genre, j'en ai vécu pas mal dans les débuts, c'était les soirées ou se croisaient les danseurs, les BBoys, BGirls, les bandes, etc. Ça se mixait dans l'esprit mais cela ne finissait pas toujours bien. Dans l'ensemble, j'ai quand même assisté à des concerts et soirées mémorables dans un esprit positif.

« A-1 c'était comme un barbier new-yorkais, on avait tous les Dj, producteurs, même des D.A. de labels qui passaient. Et ces personnes parlaient du business avec nous donc on était au courant de tout… »

Es-tu encore en contact Dj Keuz, Dj Guetifa et Dj Chaz ?

Alors là, je ne sais pas du tout ce qu'ils sont devenus. Je pense avoir échangé quelques mots sur les réseaux avec Keuz, mais c'est à peu près tout.

À quel moment décides-tu de ton pseudo E. Blaze ?

C'est arrivé à New York. Lorsque je rencontrais des artistes et qu'ils me demandaient comment je m'appelais, je répondais : Eric Blaze. Et ils souriaient un peu genre : « Ok, à la Johnny Blaze, Just Blaze, etc. » Après, quand je leur expliquais que c'était mon vrai nom, parfois je leur montrais mon passeport, ils hallucinaient. Ils me disaient toujours : « Mec, tu as le meilleur nom de la terre ».
Là-bas, Blaze représente le feu, la pêche, la patate, la weed aussi (rires). J'aimais le fait qu'Erick Sermon d'EPMD ait gardé son nom, je trouvais ça funky et super cool, en me disant que finalement, Eric Blaze, ça sonnait très bien aussi. En fait, comme je venais d'arriver, je me suis dis qu'une nouvelle vie commençait, un nouveau chapitre. Alors je me suis qu'il valait mieux continuer avec mon nom, sous la forme de E. Blaze pour la production et simplement Eric Blaze pour Dj, même si en général tout le monde utilise E. Blaze.

À cette époque, il n'y a pas Internet…

A l'époque, j'avais commencé à travailler à A-1 Records à NYC. J'écoutais beaucoup la radio, les mix shows hebdomadaires comme Future Flavas de Marley Marl m'alimentaient au niveau nouveautés, comme pas possible. Des Dj comme Evil Dee de Black Moon venaient nous déposer leurs mixtapes régulièrement, avec les bons derniers sons underground. A-1 c'était comme un barbier new-yorkais, on avait tous les Dj, producteurs, même des D.A. de labels qui passaient. Et ces personnes parlaient toujours de musique, du business avec nous donc on était au courant de tout, bien souvent même avant le public. Par exemple quand Nas a sorti le single "Made You Look" et qu'il commençait à peine à tourner en radio, B.Side un D.A. de l'époque de Loud Records, qui venait régulièrement, est arrivé un jour au magasin en criant : « Yo, avez-vous entendu le nouveau Nas ? C'est de la bombe ! ». Je ne l'avais pas encore entendu, ça m'a chauffé direct et il a fallu que je l'entende en rentrant. J'ai pris une claque, je me suis dit que le grand Nas, le Nasty Nas, était de retour.

Donc, pour alimenter ta passion, tu es parti aux USA. Peux-tu nous en dire plus sur ton premier voyage ?

Je suis allé à New York pour la première fois au printemps 1996. J'y suis resté trois mois. Ces trois mois ont changé ma vie. Avant d'y aller, ça me tâtait depuis un moment, mais je n'arrivais pas à me décider. Mon pote et business partner venait de s'y installer, il me chauffait en me disant que les Américains allaient aimer ma vibe et ma musique. De toutes les façons, je souhaitais aller à la source de cette culture que j'aimais tant. Je ne parlais pas anglais cependant lors de ce séjour j'ai rencontré pas mal de monde. Avec mon gars, on a croisé des gars de Boot Camp Clik en pleine rue, on a discuté, ils ont tellement kiffé qu'ils nous ont invités dans leurs bureaux où ils nous ont joué le premier album d'Heltah Skeltah avant sa sortie. On a également connecté avec le label Select, l'un des plus gros labels indépendants new-yorkais de l'époque. Ils avaient The Trackmasters à leurs débuts, Chubb Rock, The A-Team, Mack Da Maniak et autres. J'ai eu un rendez-vous pour jouer des instrus pour le nouvel album de Chubb Rock, et le D.A. voulait un track. En plus, il était prêt à payer un bon montant pour un inconnu débarquant de France. Cependant je n'étais pas assez mature pour le business, je me la suis raconté et, du coup, le deal est passé à la trappe. J'ai aussi connecté avec la boîte de management du groupe R&B Groove Theory qui, aussi à l'époque, était un big deal. J'ai vu Biggie en compagnie de Junior M.A.F.I.A en concert à Harlem, sur une scène installée à même la rue, l'ambiance de concert local, ça tuait. Bref ce premier voyage m'a bien motivé pour la suite, j'ai commencé à y aller souvent de 1996 à 1999, l'année où je m'y suis installé.

Donc tu t'installes et tu ne parlais toujours pas bien anglais. As-tu un plan précis ?

Je m'installe à New York en mars 1999. Je ne parle pas bien du tout anglais et j'ai huit cents dollars en poche. Peu importe je suis prêt dans ma tête à conquérir l'Amérique (rires). Au début, ce fut compliqué pour me faire comprendre, mais au fil du temps, quand tu n'as pas le choix et que toutes les personnes qui sont autour de toi te parlent en anglais, bah ton cerveau se met en mode "Allez, on y va". Au bout de six mois, je me faisais mieux comprendre, moi aussi je captais mieux. Au bout d'un an j'étais finalement fluent en anglais.

Peux-tu revenir sur ton expérience chez A-1 Records, à cette époque le disquaire était un endroit très stratégique ?

Oui, je commence à travailler chez A-1 en 2000. Et tout de suite j'ai été en contact avec la crème des producteurs, Dj, rappeurs, la crème musicale new-yorkaise. Ils venaient tous chercher des breaks, des samples, de l'inspiration. Avec Lord Funk (un autre Dj français vendeur - ndlr) on passait notre temps à écouter des disques dans le but de trouver de nouvelles choses à proposer. On avait régulièrement des appels de gars qui souhaitaient passer, donc il fallait leur faire une sélection. C'est comme cela que j'ai pu développer une certaine oreille pour les samples.
Je n'ai pas peur de dire que, jusqu'à maintenant, j'ai dû écouter dans ma vie des centaines de milliers de vinyles. A l'époque d'A-1, je rencontrais pas mal de personnes et du coup j'étais invité en soirée, à des concerts, etc. Un jour, The Beatnuts m'ont invité à une de leurs sessions studio, c'était bien cool. C'est aussi à A-1 que j'ai connecté avec Showbiz du D.I.T.C. et qu'on a développé une relation qui a duré des années. Il faut dire aussi que, quand j'avais du temps, je composais dans mon home studio, je faisais des beats tout le temps. J'utilisais le Ensoniq-16 Plus et la Mpc 1000. Dès que j'avais des instrus prêtes je les testais le lendemain au magasin, je les jouais à fond pour mes collègues et les clients.

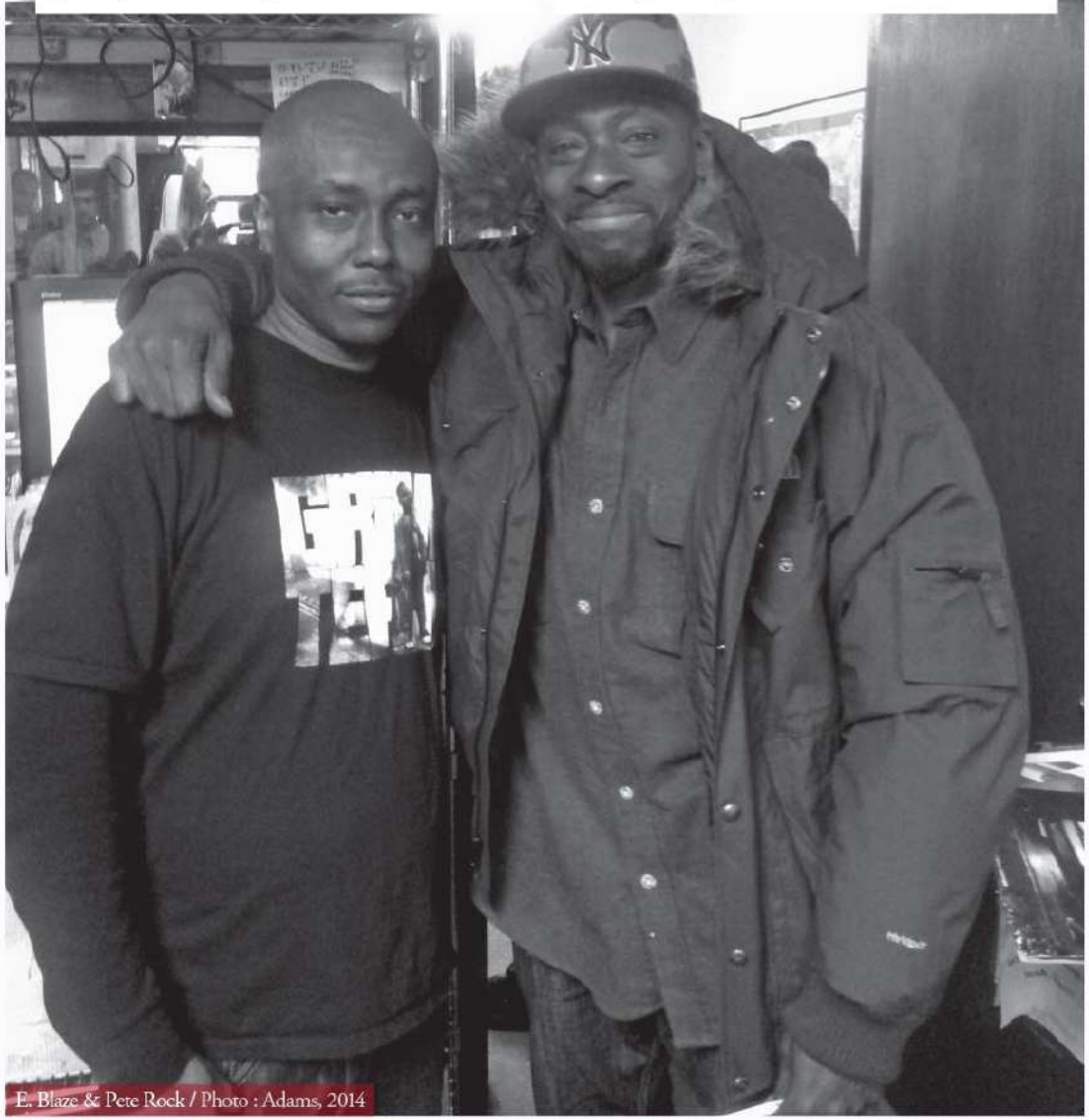
Lorsque Big Noyd, Blaq Poet, ou Infamous Mobb utilisent un de tes beats, ça se passe à l'arrache ou ils te proposent un contrat ?

A l'époque, je voulais juste avoir mon nom associé à de bons projets de NYC, donc j'étais souvent en studio avec les artistes sans me prendre la tête sur les contrats. Les artistes indé, en général, n'avait pas de budget pour les beatmakers et, en plus, j'avais besoin que mon nom commence à tourner dans NYC. J'enchaînais les placements en me disant que ça allait m'ouvrir des portes et payer plus tard.

Chaze et un autre gars de la Grim Team s'installent aussi à NYC ?

Mes gars Chaze et Greg de la Grim Team, je crois qu'on s'est rencontrés aussi à A-1. On a connecté direct par rapport au son, aux sapes, à la vibe new-yorkaise. D'ailleurs c'est grâce à Chaze que j'ai placé l'instru du morceau d'Infamous Mobb qui s'appelle "Capitol Q" et qui a fait pas mal de bruit !

Un jour, je lui joue au magasin trois instrus que j'avais faites la veille. Ce beat était dedans et, quand je le joue, sa tête change. Il me demande si j'ai déjà jouée cette instru à quelqu'un, je lui réponds que non et là, il me persuade de lui donner le Cd et me dit qu'il va le jouer à Infamous Mobb, qui travaille en studio sur son nouvel album. Je lui dis ok, il part, je continue ma journée et tout ça, ça sort de ma tête. Puis le soir, il m'appelle et me raconte que lorsqu'il est arrivé, les gars bossaient sur un morceau. Ensuite il leur a fait écouter mon son puis ils ont pété un câble. Ils ont stoppé ce qu'ils faisaient pour commencer à écrire direct sur mon instru. Je pense que cela était écrit car ce morceau, "Capitol Q", a été élu par le magazine Complex comme l'un des 50 meilleurs morceaux de tous les temps venant de Queensbridge ! J'avoue, j'en suis très fier et je suis très reconnaissant envers mon gars Chaze pour avoir eu cette vision. Des fois, les choses se font aussi simplement que cela.



E. Blaze & Pete Rock / Photo : Adams, 2014

Parle-nous de ton taff et du processus pour l'album "Oasis" d'OC & AG sorti en 2009. Etais-tu encore à NYC ? D'ailleurs je crois que tu n'es pas crédité sur le vinyle ?

Cet album est très important pour moi car j'en ai produit la moitié. Petite parenthèse : si tu parles de Discogs, je suis crédité sur la version Cd mais il y a eu un oubli pour la version vinyle, c'est vrai. En fait, à l'époque de la production de cet album, je vivais au Canada, à Montréal. Un jour où j'étais de passage à New York, on était au HeadQcourterz (anciennement connu sous le nom de D&D Studios - ndlr), il me parle de ce projet et me demande de produire des beats. A mon retour, je m'y mets et je lui envoie des instrus, il les joue pour OC et AG et, si je me rappelle bien, ils en kiffent deux. Déjà, ça me fait plaisir car je sais que je vais être sur l'album. Ensuite, je continue à envoyer plus de morceaux, et là, ça se transforme en 3 de retenus, puis 4, 5, 6, et pour finir 8. Ce qui est incroyable pour moi. Mon nom se retrouve à côté de gros noms de producteurs. Là, je me suis dit que j'étais vraiment respecté par mes pairs.

Produire un album aux côtés de Lord Finesse, tu dois jubiler mais tu ne prends pas la grosse tête…

Oui, produire un album aux côtés de Lord Finesse et Show, c'est quelque chose. Ce sont des gens qui m'inspirent depuis un moment, donc obtenir leur bénédiction pour composer à leurs côtés, c'est du lourd. Je ne prends pas la grosse tête car pour moi, c'est juste de la musique et je l'ai vu comme un partage d'énergie avec les artistes concernés. C'est surtout le kif de faire du bon son avant tout.

C'est à ce moment que tu places une prod sur un album de Krs-One ?

L'album de Krs-One et Showbiz arrive en 2011. Show m'en parle un jour en me disant qu'il bosse avec son bon pote Krs-One et qu'il aimerait que je lui lâche un son. En revenant à Montréal je mets dessus. Au début je cherchais des boucles, je me disais que je dois trouver quelque chose de sombre, ça peut être mélodieux mais ca doit sonner dur. J'ai écouté beaucoup de disques mais je ne trouvais pas ce que voulais. A quelques jours de la date limite pour finir l'album j'ai changé mon approche, je me suis dit que je devais plutôt trouver des notes à utiliser pour composer moi même mon propre morceau. C'est ce que j'ai fait en utilisant un disque d'illustration sonore.

J'ai envoyé ce beat avec une ambiance assez pesante et ca a plu. J'ai pensé au collectif Bomb Squad, les producteurs du groupe Public Enemy en faisant ce beat.

Puis tu changes ta façon de travailler, go software ! As-tu eu de nouvelles influences de producteurs ?

En fait, depuis une quinzaine d'années, je me suis mis au programme Reason que j'aime beaucoup. Ça m'a fait développer une autre façon de produire. Un pote m'en avait parlé. En plus, à l'époque, tout le monde parlait des softwares comme d'une révolution, donc j'ai voulu aussi tester, voir ce que c'était. Avec Reason, tu peux toujours utiliser des samples mais tu peux jouer également avec tous ses modules virtuels, ce qui est un mélange parfait pour moi. Au niveau des producteurs, depuis un moment, je vibe bien sur les prods @Cardogotwings. C'est un gars de Detroit, je crois, avec un son bien west coast. Son son est planant, atmosphérique et mélodique comme j'aime. Il joue tout, il utilise des fois des samples mais ça reste discret dans sa production. J'aime sa finesse. C'est un autre délire que le gros son new-yorkais pourtant je kiffe, comme j'ai toujours aimé les prods de Dj Quik.

Tu passes aussi une année à Miami, c'est encore un autre dossier…

Ahh ! Oui, Miami c'est un autre délire. Mon pote Greg de la Grim Team s'était installé là-bas depuis quelques années, je lui avais déjà rendu visite. À cette période, je voulais changer un peu d'air car je sortais d'un divorce et les vibes étaient bizarres autour de moi. Greg tenait un lounge-club au nord de Miami qui s'appelait le Bluster. Un jour on se parle au tél et il me propose de venir le faire tourner avec lui. Je réfléchis un peu et, à peine trois mois après, je suis parti le rejoindre, en 2013. C'était une toute autre ambiance au niveau son et au niveau temps. Mon gars faisait souvent venir des artistes faire des show cases dans l'établissement. Deux jours après mon arrivée, j'étais déjà dans le bain, Lil' Reese du crew OTF de Chicago débarquait pour un show. La soirée a bien fonctionné malgré les bagarres entre les videurs et des équipes. Ça m'a préparé pour la suite. On a fait venir aussi Trina, Fredo Santana (RIP). Dans l'ensemble, au Bluster, c'était toujours cool mais il y avait des embrouilles à côté. Même quand il n'y avait pas d'artistes programmés, la soirée pouvait bien commencer et, en une minute, ça pouvait tourner en bagarre générale.

A force tu t'habitues, mais seulement, il y a eu aussi quelques fusillades près de l'établissement, donc on a commencé à avoir la Police sur le dos. Ils nous ont imposé leur présence comme complément à l'équipe de sécurité à chaque fois qu'on ouvrait, tout en nous imposant le don d'une enveloppe bien épaisse pour chaque soirée (rires). Ils ne perdaient pas le nord les flics, tu peux me croire. A un moment, on a du passer à autre choses car il y avait trop de problèmes et ça devenait pesant. Ce fut une bonne expérience, mais ça m'a sorti un peu du biz des beats et de l'industrie, même si là-bas j'ai aussi rencontré des artistes avec du potentiel.

" La définition de mon style : orientation NYC, mais avec un côté Live. Je l'appelle la Blazing Touch. "

Ensuite, tu sors tes vinyles d'instrus "For The Luv' Of It". Pourquoi sors-tu le vol.3 en premier ?

En 2016, je sors en vinyle "For The Luv' Of It Vol.3" parce que pas mal de personnes me l'ont demandé. En fait, vers 2008, j'avais sorti en téléchargement libre des mixtapes d'instrus car j'en avais marre d'attendre six mois pour un couplet de rappeur. Je souhaitais sortir de la musique sans dépendre de personne, donc j'en sors une, après la deuxième, puis assez rapidement la troisième. J'ai de très bons retours, et au fil des années, pas mal de monde me les demandaient en vinyle. En 2016, je me décide et sors le volume 3 d'abord car c'est là que je m'étais arrêté au niveau des téléchargements. Et je me suis dit que ça serait cool de ressortir tout ça avec des nouveaux morceaux, mais à partir du troisième volume. Ça été un succès, j'ai tout vendu et j'ai dû presser de nouvelles copies.

À partir de quand trouves-tu ton propre style et comment le définis-tu ?

J'ai trouvé mon propre style à partir du moment où j'ai commencé à découper les samples en petits morceaux et à m'en servir pour composer quelque chose de complètement différent. Le beatmaking pour moi est devenu sans limites. À l'âge de sept ans, j'ai pris des cours de piano, ça a duré quelques années et cela a bien développé mon oreille. Grâce à cela, je peux ajouter quelques nappes, des notes de basse, des notes live à mes instrus hip-hop. C'est ça pour moi la définition de mon style : orientation NYC, mais avec un côté Live. Je l'appelle la Blazing Touch.

En 2018, tu reviens vivre à Paris. Comment vis-tu le décalage du mouvement hip-hop avec ici, ou les frontières sont-elles devenues poreuses ?

Je rentre en juin 2018 et en août j'ouvre Blazing Music aux puces de Saint-Ouen. Cela a été très rapide. J'avais négocié le deal du loyer depuis New York. Je m'isole un peu, tout en me concentrant sur ce nouveau projet. Je mets du temps à sortir à Paris, à me reconnecter avec le milieu, etc. Je me rends vite compte qu'il y a toujours des choses qui se passent, mais que cela reste dans l'ensemble plus lent : il y a moins de prise de risques et le partage n'est pas toujours au rendez-vous. On reste renfermé sur soi-même, on jalouse l'autre, et surtout on se la raconte pas mal pour peu de choses. Je revis certaines situations qui m'ont poussé à partir de la France 20 ans auparavant. Mais bon, dans l'ensemble, je rencontre des personnes cool et aussi passionnés comme moi. Puis elles sont prêtes à faire des choses... Ça fait plaisir. Je commence à organiser des évènements comme la Beat Tape Session, je participe aux open mic de la nouvelle génération. Je fais des happenings aussi au magasin. Il y a de belles choses à Paris et en France, mais il faut avoir l'état d'esprit qui va avec.

Avec tous ces kilos de vinyles que tu ramènes à Paris, tu dois bien avoir des galères, être chanceux aussi. Racontes-nous ?

Après avoir travaillé et géré des boutiques de vinyles là-bas, je voulais avoir mon propre magasin. J'avais déjà un peu de stock à Paris et je me suis lancé. Avec toutes les connexions que je me suis faite outre-Atlantique dans ce business, je pars tous les 3 ou 4 mois, et je reviens avec des disques. Je m'en fais envoyer également. En fait, le plus dur, c'est d'avoir régulièrement des arrivages. Dès que tu as cela en place et que tu développes ta clientèle, petit à petit, normalement, ça tourne. Bien sûr, à côté de cela, tu ne peux jamais prévoir une grosse crise économique ou une épidémie comme le Covid qui a fait beaucoup de mal aux commerces. Dans l'ensemble, depuis l'ouverture de Blazing Music, je n'ai pas trop à me plaindre. Amadeo 85 de Mother I Would've Like To Funk m'a rejoint depuis trois ans. On est associés maintenant. Il y a un an, on a déménagé dans le 11ème arrondissement de Paris.
Certains de nos clients nous ont suivis et, en même temps, on fidélise une nouvelle clientèle qui, en général, ne se déplace pas jusqu'aux puces de Saint-Ouen.
De plus, Blazing Music vend des vinyles dans le monde entier, à des particuliers anonymes ou à de gros noms de la musique comme Pete Rock ou Buckwild, par exemple. On a une sérieuse réputation.

Tu débutes dans le rap avec un groupe influencé G-funk, tu deviens un producteur de boom bap estampillé East coast mais tu collabores aussi avec des Mcs basés à SF ?

Si tu écoutes bien les premiers morceaux et le premier album de Tout Simplement Noir, tu verras que la base, c'est très orienté NYC avec de gros samples et de bonnes batteries. C'est vrai que des synthés sont ajoutés, mais ça reste avec une base de samples. Sampler a toujours fait partie de mes compositions car, pour moi, cela fait partie de la culture hip-hop, la culture du beatmaking. Tu peux tout à fait composer quelque chose de nouveau à partir de petits bouts de morceaux existants. En ce qui concerne SF, c'est très intéressant. J'ai passé un mois là-bas dans le cadre de ma résidence d'artiste avec la Villa Albertine. J'ai rencontré des gens vraiment cool et des artistes talentueux. J'ai beaucoup traîné également à Oakland, une ville voisine. On associe ces villes au hip-hop gangsta, hustler, etc., mais il y a aussi cette scène de Mcs conscients. Il y a des choses à faire...

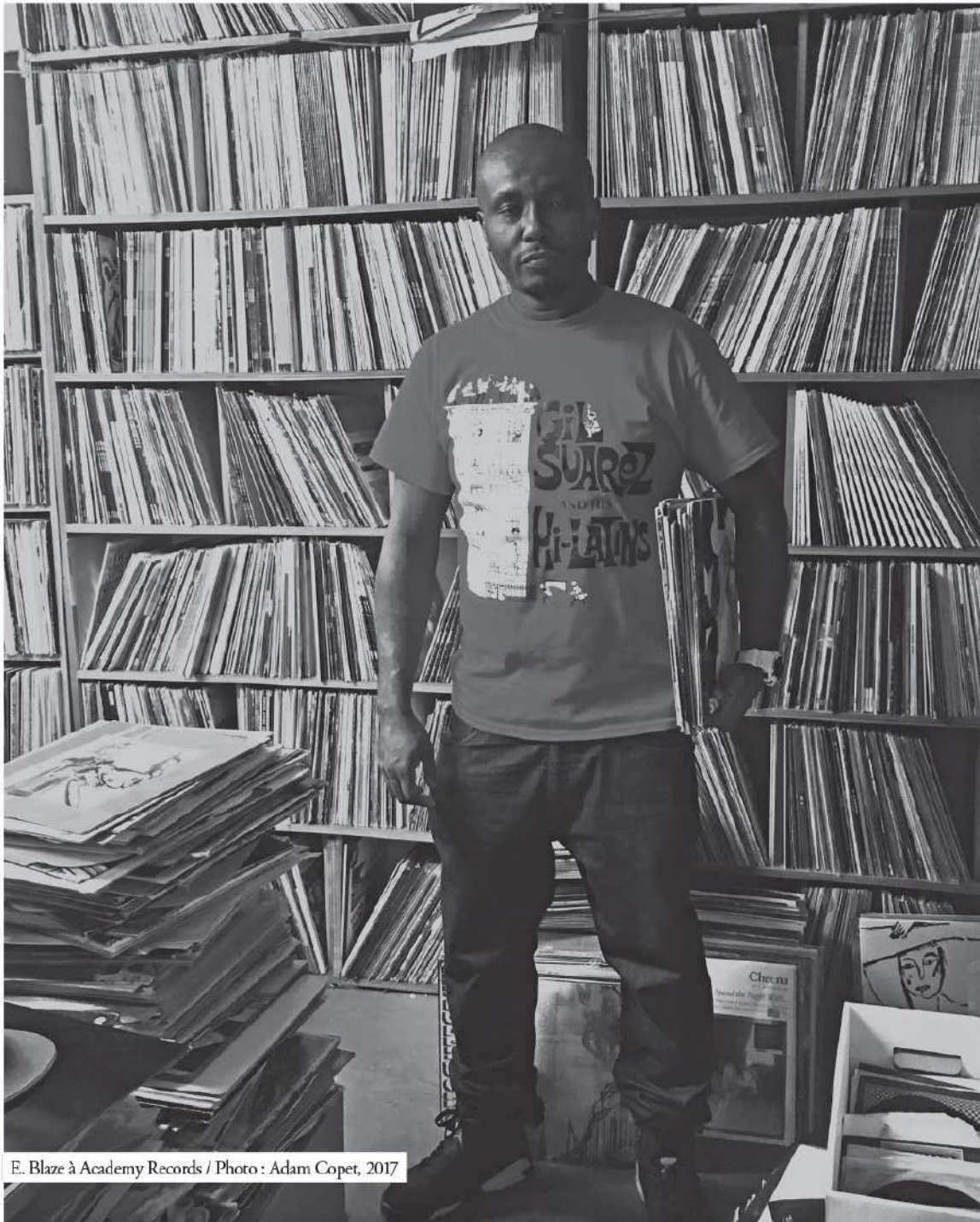
Dis nous en plus sur ta résidence à la Villa Albertine de San Francisco ?

Ma résidence d'artiste avec la Villa Albertine s'est passée d'avril à juin 2026. Un mois à San Francisco et un mois à New York. Je suis parti pour faire des recherches pour mon livre que je vais écrire sur le Beatmaking. Je souhaitais rencontrer des beatmakers de la côte Est et de la côte Ouest. C'était ma première fois en Californie et j'ai vraiment kiffé. C'est une autre vibe, plus relax mais tout aussi efficace. J'ai rencontré des artistes indés de la Bay Area, on a bien connecté et il y a des choses qui arrivent ! A New York, j'ai vu mes gars comme Lord Nez, K-Def, Buckwild, Boogie Blind, Da Beatminerz... Ils vont tous faire partie de mon documentaire qui va accompagner mon livre. J'ai aussi un projet d'album avec des rappeurs de SF et d'Oakland. Je vais tout produire... On va bien mélanger nos ambiances respectives.

« On associe SF et Oakland au hip-hop gangsta, hustler, etc., mais il y a aussi cette scène de Mc conscients. »

Tu n'as pas évoqué quand tu as travaillé chez Academy...

Oui, j'ai travaillé chez A-1 Records et j'ai aussi bossé chez Academy Records, un magasin aussi côté que A-1 à New York. J'ai taffé au magasin de Brooklyn et à celui de Manhattan, où j'ai fini par être co-manager.
J'ai encore plus développé mon oreille et découvert de disques et des artistes là-bas. C'est dans la salle du fond de la boutique du East Village que j'ai tourné pas mal de mes vidéos, parlant de samples et d'albums. Une des séries s'appelait "For the Luv of It" et l'autre "Digging in the Crates for 5 Minutes". C'est là aussi que j'ai tourné mes vidéos avec Dj Premier, Roc Marciano, Daringer, The Alchemist, Da Beatminerz, Lord Finesse et Large Pro, qui écoutent et soutiennent mes albums instrumentaux. Academy Records à une part importante dans ma vie (photo ci-jointe).



E. Blaze à Academy Records / Photo : Adam Copet, 2017

Peux-tu nous expliquer le concept de ton nouveau projet "True School", non seulement tu collabores avec une nouvelle génération de MCs et ce sont des femmes?

"True School" est un projet primordial. Primordial pour notre société, primordial pour la culture. C'est la rencontre entre plusieurs générations passionnées par la culture hip-hop. Une génération ancienne et nouvelle se croisent et se mélangent pour un projet hors pair. C'est un projet 100 % féminin avec une nouvelle génération de Mcs. Je trouve que les femmes ont beaucoup de choses à exprimer derrière un micro et qu'on leur donne peu, ou pratiquement jamais, l'occasion de le faire. Elles ont une autre approche de la vie et des choses intéressantes à dire ! Les jeunes gars qui rappent maintenant, à 95% ça ne parle que d'armes, de kilos à vendre, etc., beaucoup de choses négatives. Les femmes ont une autre sensibilité. En général, elles vont te parler d'autres choses, même si nombreuses sont celles qui doivent mettre en avant un contenu sulfureux pour exister. Oui, c'est un fait, le milieu hip-hop est bien misogyne ! De plus, avec "True School", ce qui est vraiment cool, c'est que ces jeunes artistes posent sur un beat classique, dur et épuré. J'ai tout produit moi-même, sauf le dernier morceau que j'ai produit avec Dj Jo, un pote producteur et pionnier du terrain de La Chapelle. "True School" est un projet en collaboration avec le collectif Callmefemcee, qui met en avant les female Mcs. Eux, c'est la famille et on a pas mal de projets qu'on veut développer ensemble. Donc c'est un vrai mélange dans tous les sens du terme. Dans les médias, on aime parler d'old school, de new school, diviser par âge, style etc. Là, avec "True School" on parle d'une seule école, la vraie ! En fait, c'est une question d'état d'esprit avant tout. C'est un album de huit titres qui sortira début 2027. On a sorti le premier single avec Alcapa en octobre, le deuxième avec Noelly...

Que souhaites-tu que les gens retiennent de toi, de ton oeuvre ?

Je souhaite juste que les gens apprécient ma musique, respectent mon parcours, mon côté passionné, même quand je ne serai plus là. Je souhaite que l'on dise qu' E. Blaze a toujours été un vrai représentant de la culture

En 2026, les Cainris ont les yeux braqués plus que jamais sur l'Europe et Paris, pour la mode... Penses-tu que c'est valable aussi pour la musique ?

Pour Paris, je dirais que c'est sûr pour la mode. Et en ce qui concerne le son, je te dirais que la couleur musicale du rap français est assez sombre et mélancolique dans l'ensemble avec, en plus, parfois une touche électro. Cela peut attirer le Cainri. Là, je parle surtout du côté mainstream. Dans cette ambiance-là, c'est un peu compliqué car on peut avoir l'impression que la plupart de nos prods suivent ce qui se fait outre-Atlantique pour être toujours dans la tendance, ce qui à mes yeux peut être un peu réducteur. Cependant, il y a des exceptions : des gars arrivent aussi à placer sur des projets Major US avec leur propre vibe, leur propre touche, et c'est cool. En ce qui concerne le rap indé, là, par contre, c'est plus le kif. Il y a moins de pression pour le hit, on respire plus, la culture hip hop domine bien plus que la mentalité industrie, donc il y a plus de créativité. On a du boom bap, de la trap, c'est varié et cela débouche sur de nombreuses collaborations internationales. Cela fait plaisir. Tu vois, les anglais, eux, c'est différent par exemple : ils ont leur propre son, leur propre vibe. Ils ont inventé la grime, ce groove particulier que les Américains ont rebaptisé la drill chez eux. Ils ont toujours été novateurs, que ce soit au niveau du rock ,de la new wave, du punk et j'en passe. Ça peut plaire aux Cainris qui cherchent quelque chose de totalement différent et qui veulent être à la pointe d'un nouveau son émergent

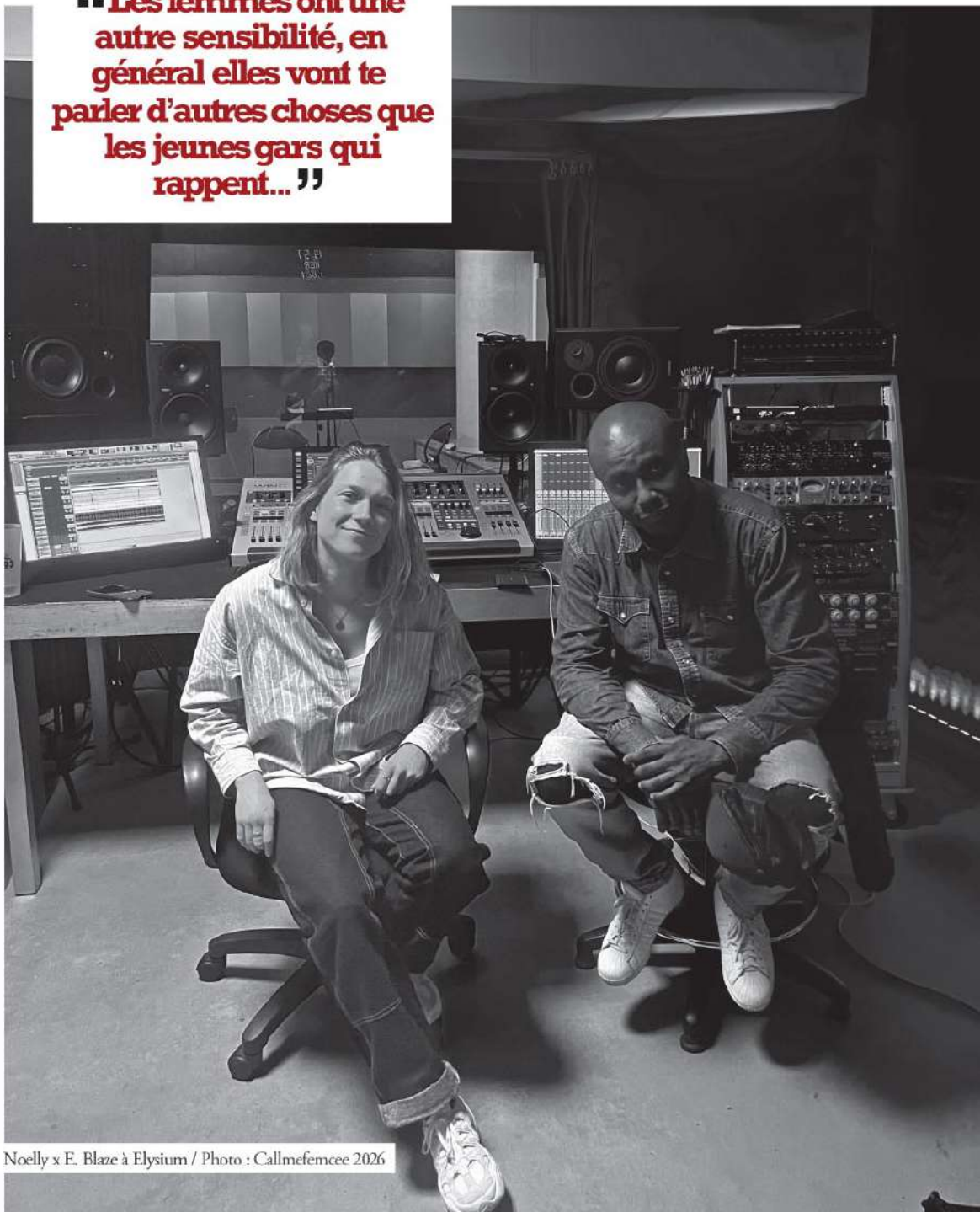
Après toutes ces expériences as-tu encore des rêves ?

Oui, je souhaite que le beatmaking soit mis plus en avant. C'est mon combat aujourd'hui. On parle bien plus des Dj, du graffiti, du rap que du beatmaking. Même la danse est bien plus sous les projecteurs. Je souhaite qu'on ait des colloques, des masterclass sur le sujet, qu'on en parle et qu'on l'enseigne au lycée par exemple, comme j'ai pu en être témoin à San Francisco. Le Beatmaking doit être devant les projecteurs... D'ailleurs je vais écrire un livre sur mon parcours de beatmaker depuis TSN jusqu'à maintenant. Il sera accompagné d'un documentaire.

Pour finir, ton adage favori ?

Mon adage favori : « It never stops! »
Quoi qu'il se passe, ça ne s'arrête pas, il ne faut pas lâcher, même avec un genou à terre.

"Les femmes ont une autre sensibilité, en général elles vont te parler d'autres choses que les jeunes gars qui rappent..."



Noelly x E. Blaze à Elysium / Photo : Callmefemcee 2026



MUTE A D'ABORD EXPLORÉ L'ART AVANT DE RENCONTRER LA CULTURE RAVE ET DE PARCOURIR LES FÊTES LIBRES. LE VINYLE, QU'ELLE VOIT COMME UN RITUEL DE RÉSISTANCE, EST SON LANGAGE. ELLE COMPOSE DES VOYAGES SONORES HYBRIDES AUX WAVES TEXTURÉES - ENTRE TENSION ET MOMENTS DE RESPIRATION - POUR LE DANCEFLOOR, QU'ELLE SURNOMME « SA MEUTE ». TRÈS ACTIVE SUR LA SCÈNE LOCALE, ELLE A PARTICIPÉ À LA CRÉATION DU LABEL BASS MUSIC SENS INVERSE RECORDS ; ELLE EST COFONDATRICE DU SHOP ASSOCIATIF LE GÉNÉRATEUR ; ET ELLE ORGANISE LES ÉVÈNEMENTS MAKE SOME NOISE, CÉLÉBRATION DE LA SINGULARITÉ ARTISTIQUE. ACTUELLEMENT, ELLE PREPARE UNE SORTIE VINYLE, COPRODUITE AVEC NANO (ENA ENO). RENCONTRE AVEC UNE ARTISTE DONT LE PARCOURS INCARNE UNE QUÊTE PERMANENTE DE LIBERTÉ CRÉATIVE.

MUTE

**“ Le KALT est unique.
Il ne ressemble pas, il est.
C’est un club total.
Une architecture brute qui laisse à chaque nuit sa propre expression avec une attention particulière portée à la communauté Queer. ”**

starwax

Comment était l'environnement dans lequel tu as grandi ?

J'ai eu la chance de grandir dans une famille unie et créative, portée par une maman atypique qui m'a énormément inspirée. Elle m'a transmis une forme de marginalité douce : la liberté d'être soi et la conviction que nos singularités sont une force. Depuis toujours, la musique et la danse ont une place essentielle dans ma vie. J'ai essayé plusieurs instruments avant de pratiquer le piano pendant plusieurs années, et la danse ne m'a jamais quittée. Puis mes études supérieures en Arts à Strasbourg m'ont appris à observer le monde, à questionner ce qui m'entoure et surtout à cultiver ma curiosité.

Comment as-tu découvert la musique électronique et qu'est-ce qui t'a tout de suite accrochée ?

Ce sont des amitiés guidées par la musique qui m'ont fait parcourir des kilomètres de Fêtes Libres. Ce qui m'a immédiatement accrochée, c'est la Culture Rave. J'y ai ressenti une connexion forte et immédiate, comme une évidence : ses valeurs de liberté, d'expression engagée, de résistance. Au milieu des basses, personne ne demande d'où tu viens. Ce qui me touche, c'est le « nous » : une multitude de singularités réunies autour d'un même battement. Une communauté. J'y trouve aussi une résonance avec mon parcours artistique. Dans mes performances* (photos ci-jointe), j'explore les liens entre différents médiums d'expression : la vidéo, le corps, la danse, le vêtement, le texte et le son. Le son les relie sans les confondre. La Rave fonctionne de la même manière : chaque médium garde sa voix, sa matière, sa présence. Ils se répondent et composent ensemble une même narration. Le son circule, les relie et met l'ensemble en mouvement. Une œuvre vivante, collective et évolutive. Toujours à voir, même les paupières fermées. Un espace de liberté, engagé pour la liberté. Une spirale d'amour, de création et de transmission, dont la curiosité ne se tait jamais. C'est elle qui m'a donné envie de faire partie de cette histoire.

Quelles sont les influences majeures qui ont façonné ton univers sonore aujourd'hui ?

Mon univers sonore s'est construit au fil de mes expériences, de mes rencontres et de mes voyages. Je dirais qu'il se situe dans une vibe technoïdale, traversée par le dubstep anglais des années 2000, les sons rave, le breakbeat, la drum'n'bass, la new wave, le punk, mais aussi des musiques beaucoup plus contemplatives. Mon univers s'exprime aussi dans la manière dont je compose et joue. Je crée des espaces-temps, des « Waves », où ces influences peuvent se rencontrer. Entre elles, des transitions précises qui créent du mouvement et font évoluer le voyage. Je peux passer d'un morceau new wave à un gros track break, ou terminer un mix sur quelques notes de piano. J'utilise aussi des techniques comme le « Motor Off » pour étirer un son, provoquer une distorsion et faire entrer une voix. J'accélère un break, puis stoppe le disque d'un geste pour créer une rupture. J'expérimente la matière sonore et ce que le vinyle permet, notamment en laissant une place à l'accident et à l'imprévu. C'est ce qui crée aussi l'énergie du mix.





Performance "Do You Want To Dance With Me" Kimono - Création Cécile Roque (Mute) X Betty Baker. Installation ELVEXRICK et Photo Jesus S. Baptista. Danseuse: Annabelle Marasi. Morceau: Wolves x Mute (voix)

“ Ce qui m’a immédiatement accrochée, c’est la Culture Rave. J’y ai ressenti une connexion forte et immédiate, comme une évidence: ses valeurs de liberté, d’expression engagée, de résistance. Au milieu des basses, personne ne demande d’où tu viens. ”

Quel a été l’élément déclencheur qui t’a poussé à te lancer dans le DJing ?

C’est un mouvement qui m’a portée et dont je fais encore partie aujourd’hui. À mon arrivée à Strasbourg, j’ai participé à la création d’un collectif féminin, puis il y a eu l’aventure Sens Inverse, une association et un label avec lequel nous avons sorti des Eps et organisé de nombreux événements. Nos soirées étaient marquées essentiellement par la Bass Music anglaise. Elles prenaient vie au Molodoï, lieu emblématique de la culture indépendante strasbourgeoise et en fêtes libres organisées autour de Strasbourg, dans les bois, les bunkers ou encore des hangars. On a passé des heures dans les camions, dans des sous-sols ou sur des chemins de terre à attendre que la voie se libère. Chaque été, la route nous appelait vers l’Est. Les Teknivals en Tchéquie, appelés Czech Tek* (photo ci-jointe), les nuits sans fin du Breakfest avec les Spiral Tribe et les afters improvisés dans les bars souterrains et les squats de Prague.

À Ljubljana, nous avons développé des ateliers de sérigraphie au sein de festivals alternatifs. À Belgrade, nous avons pris part à un projet co-organisé avec une école d’Art de Strasbourg, puis organisé une Free Party à Novi Sad à l’issue du festival. Sans oublier Berlin, où, lors de la manifestation “Open Da Squat”, nous avons investi une ancienne brasserie pour y faire la fête pendant quelques heures. À chaque étape, il y avait des artistes, des rêveurs. Des communautés qui inventaient leurs propres espaces de liberté et de résistance. J’ai encore tellement d’histoires en tête. Mais la Rave garde aussi ses secrets. Ce qui résonne encore aujourd’hui dans certains clubs, où le « no photo, no video » protège quelque chose de précieux : la présence. C’est dans cette matière-là que j’ai eu l’envie forte de commencer à mixer. Je remercie tout particulièrement Djane Ki, mon amie, une musicienne de haut vol qui m’a tellement inspirée et appris à mixer.



Teknival tchèque, Czeck Tek* / Photo : Julie Baldeck

Pourrais-tu décrire ton son en 3 mots ?

Singulier, texturé, voyage.

En tant que passionnée de la culture vinyle, que représente t-il pour toi ?

Je dis souvent que « le temps n'existe pas », et le vinyle en est pour moi une belle représentation. Dans un monde où tout va vite, écouter un vinyle est presque un acte de résistance. Sortir le disque, poser le diamant, écouter la face A, puis retourner le disque. Un rituel qui m'invite à ralentir, à être pleinement là. C'est aussi une œuvre collective. Plusieurs artistes et leurs sensibilités se rencontrent pour créer un seul et même objet. Comme dans un mix, où plusieurs sons et histoires composent un même voyage. Le vinyle crée du lien. On le découvre, on en parle, on se l'offre. On le collectionne, on l'écoute ensemble, à la maison ou sur un Dancefloor. Mixer avec des vinyles est pour moi une performance, une expérience physique, vivante, vibrante, où le corps participe. Le geste, la matière, les émotions circulent et se partagent.

Combien de vinyles as-tu dans ta collection ? En tant que puriste, aurais-tu quelques tips pour ceux qui se lancent dans le vinyl only ?

Je ne sais pas exactement combien j'en ai, mais paradoxalement, je n'en ai jamais assez et tout à coup, trop. Côté conseils, je dirais : prenez le temps, un peu chaque jour. Manipulez vos disques, faites-les tourner, explorez.

Quel est le dernier vinyle que tu as acquis ?

C'est un vinyle de Kerrie : "Waves of Reverie PT1" - Cultivated Electronics. Un mélange de techno et d'electro Raw, j'adore.

Ton top 5 disquaires préférés ?

À Madrid, chez Melting Pot Records, le shop d'un ami Dj master en drum'n'bass, Gon et son complice, Dj et producteur Elias the Prophet. À Berlin, je vais régulièrement chez Oye, Hard Wax et La Remise où je trouve toujours des pépites. À Paris, chez Yoyaku pour toutes ses curiosités. À Prague, chez Gram pour son breakbeat oldschool. J'ai hâte de retourner à Tbilissi en Géorgie pour approfondir les bacs de Morevi et Vodkast. Sans oublier Locked Grooves, mon local shop à Strasbourg. Et aussi, il y aura toujours le surf sur Discogs où dorment des trésors !

Si je mentionne Make Some Noise, qu'est ce qui te vient de suite à l'esprit ?

Make Some Noise! (photos ci-jointes) C'est le nom des événements que j'organise à Strasbourg. Une invitation, une impulsion, un message de liberté pour une expression libérée. De sa traduction la plus sauvage — faire du bruit — est née une idée simple : chacun·e porte en soi une vibration unique. Une voix, une énergie, une sensibilité. Make Your Noise! C'est l'appel à la faire exister, à la partager, à la laisser résonner. Make Some Noise! rassemble des univers artistiques qui dialoguent et se répondent. Les Djs racontent des histoires à travers leurs sélections. Les performers interviennent entre les sets, parfois pendant, créant des connexions. Le Vjing devient le fil rouge de la nuit, connectant l'ensemble par un flux d'images en mouvement. Jusqu'aux visuels de communication, tout participe à la création d'un même langage. Merci à vous, artistes et ami·es, qui faites vivre et vibrer avec moi cette aventure, avec passion et générosité. We don't end the night. We extend the frequency. Your Noise. Make Some Noise est aussi le titre d'un morceau que j'ai co-produit avec mon ami Hapro, sorti en 2024 sur son vinyle Have Fun. Ce projet a été l'occasion de mettre des mots et du son sur ce message. Vous pouvez l'écouter sur mon SoundCloud. Et il reste encore quelques copies du vinyle disponibles.



“Make Some Noise! […] Chacun·e porte en soi une vibration unique. Une voix, une énergie, une sensibilité Make Your Noise!”



Tu as participé au lancement du label Sens Inverse Records. Envisages-tu de créer ton propre label un jour ? Si oui, avec quelle ambition ?

Aujourd'hui, Sens Inverse n'existe plus, mais cette aventure a nourri mon parcours et a laissé une vraie empreinte dans la culture Bass Music à Strasbourg. Alors oui, peut être, un jour monter mon label et pourquoi pas l'associer à Make Some Noise et l'appeler : Make Your Noise!

Tu travailles actuellement sur une sortie vinyle. Peux-tu nous en dire plus sur ce projet ?

Ce projet est né d'une envie de faire de la musique avec mon ami Nano, aka Ena Eno. Notre connexion musicale nous a naturellement amenés vers l'idée d'un vinyle. Ce qui me plaît dans ce projet, c'est la co-production, le croisement de nos influences et de nos sensibilités. On m'a souvent encouragée à produire en me disant que mes sets avaient déjà quelque chose de construit, presque live. J'avais envie d'explorer cette dimension, d'apprendre en faisant et surtout de le faire dans l'échange. Le projet avance tranquillement, on prend le temps de faire quelque chose qui nous ressemble.

Quelle est la philosophie derrière shop associatif ?

Je suis membre fondatrice du Générateur, une boutique associative à Strasbourg qui aura dix ans cette année. On l'a créée avec l'envie de valoriser l'art et l'artisanat local, dans un esprit collectif, où artistes et artisan·es sont pleinement impliqué·es dans le projet. Par exemple, les permanences sont assurées directement par les créateur·ices, ce qui permet d'échanger avec le public, de parler des œuvres et de découvrir le travail des autres. L'événementiel a aussi une place importante dans cette dynamique, en permettant au Générateur de rayonner au-delà de ses murs et de s'inscrire dans la vie culturelle de la ville. J'ai longtemps coordonné ce pôle, où j'ai créé les « Parade », une déambulation dans la rue, espace de liberté où se rencontraient musique, danse Voguing, performances Drag et expressions artistiques plurielles, inspirées de la culture de La Nouvelle-Orléans, une ville que j'ai beaucoup fréquentée et où j'ai découvert l'univers Drag.

Tu fais partie des artistes à suivre de près. Qu'est-ce qui, selon toi, fascine dans la scène électronique actuelle ?

Ce qui me fascine, c'est l'énergie que ce mouvement continue de déployer. Il y a toujours cette envie de se rassembler autour de la musique. C'est quelque chose qui me semble presque infini et vitale.

Comment s'est passée ta première date au Tresor : quel souvenir en gardes-tu ?

Je pense que le mot « singularité » est celui qui est revenu le plus souvent dans cette interview. Et c'est assez troublant de voir comment le destin s'en est mêlé, puisque c'est justement Singularity qui m'a accueillie et m'a permis de vivre ce moment absolument inoubliable. L'histoire commence comme ça, et je tiens vraiment à les remercier de m'avoir permis de m'exprimer au Tresor. "Je n'oublierai jamais cette descente du long couloir, avec mes vinyles et toi." Et puis il y a une petite histoire qui me fait sourire. Un ami berlinois m'avait un jour offert une clé en me disant : « C'est la clé du Tresor. Un jour, tu iras mixer là-bas avec elle. » Quelques semaines avant cette date, pour mon anniversaire, mon amie bijoutière Annie Sibert m'a offert un bijou avec, là aussi, une petite clé. Le jour J, j'avais donc ces deux clés porte-bonheur dans mon bac à disques. Alors, quelque part, dans ma tête, "j'ai ouvert le Tresor avec elles". J'ai eu la chance de faire l'opening et j'ai proposé un voyage progressif, inspiré du lieu. J'ai senti l'énergie du dancefloor monter jusqu'à une fin complètement déchaînée, sur des tracks breakbeat. Le bruit de la foule à ce moment-là en disait long. Merci encore à tous·tes mes ami·es d'être venu·es m'écouter, ainsi qu'à toute l'équipe du Tresor pour son accueil. See You Soon.

Envisages-tu de t'installer à Berlin pour poursuivre ta carrière ?

Berlin, j'y vais assez régulièrement, notamment pour les disquaires, les expos, découvrir de nouveaux lieux alternatifs et, parfois, pour y jouer. J'avoue que je m'y sens vraiment bien et que l'idée d'y habiter me traverse de plus en plus l'esprit. Même si, forcément, l'idée de m'éloigner du Kalt me pince le cœur.

Tu joues régulièrement au KALT, l'un des clubs les plus respectés en France, qu'est ce qui rend ce lieu aussi unique ?

Le KALT est unique. Il ne ressemble pas, il est. Ma rencontre avec le KALT a commencé dans la rue. Ses affiches, comme des flashs dans la ville, qui doucement t'envoient des lignes de basse dans la tête. C'est un club total. Une architecture brute qui laisse à chaque nuit sa propre expression. Une sonorisation précise. Une programmation exigeante qui fait dialoguer artistes internationaux et scène locale. Dans ses murs comme dans ses nuits, l'art s'exprime sous différentes formes. La lumière, une esthétique sans compromis travaillée par Visual and Line. Des lignes franches, précises, qui révèlent par fragments les corps et le dancefloor. Chaque événement a son image, et chaque image sa signature, Artwork : Timothée Boubay. Un espace est dédié aux expositions temporaires et, ponctuellement, la performance s'invite dans le club. Le KALT est un lieu inclusif, avec une attention particulière portée à la communauté Queer. Cette bienveillance se ressent naturellement dans l'atmosphère du lieu.

“ À ma Home de cœur, Merci à toute l'équipe du KALT de faire vivre ces nuits et de m'avoir avec vous. «no photo, no video» ~ Just be here ~ ”

Quel est ton top 5 des clubs européens, et pourquoi ?

Merci à tous les Clubs qui m'ont accueilli et à ceux que je vais bientôt rencontrer.
KALT à Strasbourg, ma Home de coeur.
TRESOR à Berlin, pour son histoire.
FUCHS2 à Prague, pour son énergie raw.
SABAGIRO à Tbilissi, pour sa magie.
BUDE à Kutaïssi, pour cette première fois.
SILODOM à Saarbrücken, pour ses couleurs.

Ta définition de la "fête libre" ?

Je dirais que la fête libre est un mouvement passionné. Continuons à faire vivre notre liberté face aux répressions qui tentent de nous faire taire.

Tes labels préférés et ceux qui t'accompagnent dans tes sets ?

GOOG Records / HAYES / EMC / Analogue / Planet Rhythm / Aufnahme + Wiedergabe / Mechatronica / Non Series / KHIDI / DISTRITO 91 / UR...

Un rituel avant de monter sur scène ?

Je visualise le crowd qui danse et ressent avec moi.

Les vinyles que tu ne te lasses pas de jouer ?

. Rude 66 -"Machine"
. Si Begg "Jetlag and Tinnitus"
. Miss Kittin & Anna "Forever Ravers"
. Johannes Heil "Paranoid Dancer"
. Player "Three"
. Anthony Rother "Punks"

Sans musique, la vie serait...

Sans musique la vie serait...le silence d'une éclipse qui ne finit jamais. Une seule note sur le clavier infini de la vie - Boring.

L'artiste qui t'a dernièrement mis une claque ?

Les mix d'Adiel et ceux de Octo Octa & Eris Drew, ou encore les performances de Djrum.

Tes projets ?

J'aimerais rencontrer une agence avec laquelle je me sens vraiment connectée, pour retrouver davantage de partage avec d'autres artistes : pouvoir se soutenir, échanger, collaborer et évoluer ensemble. Pour aussi consacrer davantage de temps aux vinyles, au digging et me lancer vraiment dans la production. J'ai envie de continuer à faire grandir mon projet artistique tout en restant fidèle à qui je suis.



ANDRE KRONERT

DE SES APRÈS-MIDI D'ENFANCE À ÉCOUTER DES DISQUES EN BOUCLE DEVANT LE TOURNE-DISQUE FAMILIAL À LA FONDATION DE L'USINE DE PRESSAGE MATTER OF FACT, ANDRE KRONERT A DÉFINITIVEMENT MIS SUR LA CARTE DES VINYL LOVERS LA VILLE DE GÜSTROW. AUX CÔTÉS DE L'ANGE FLOTTANT, ANDRE EST DEVENU UNE FIGURE DE CETTE PETITE VILLE PAISIBLE DU NORD DE L'ALLEMAGNE. DÉSORMAIS LE DJ INTERNATIONAL DÉVELOPPE AUSSI SON LABEL ODD EVEN ET UNE SOCIÉTÉ DE DISTRIBUTION SPÉCIALISÉS EN HOUSE ET TECHNO, TOUT EN CONTINUANT DE PRODUIRE SA MUSIQUE. RENCONTRE AVEC UN ARTIVISTE AU PLANNING COUSU.

As-tu grandi avec des disques vinyles à la maison ?

Je suis né à Güstrow, une petite ville du nord de l'Allemagne. La musique a toujours joué un rôle prédominant dans notre famille. Mes parents ont toujours eu un tourne-disque, parfois je m'asseyais devant pour écouter des disques en boucle. Essentiellement de la soul, du jazz et du funk, Michael Jackson, beaucoup de Motown, et aussi plein d'histoires pour enfants. On avait tout en vinyle. Le vinyle est arrivé bien avant le Djing puisqu'il y avait ce tourne-disque et une pile infinie de disques qui m'a sauvé de chaque après-midi pluvieuse et ennuyeuse lors de mon enfance.

Quand ta passion pour l'analogique a-t-elle commencé ?

L'amour pour les machines analogiques a été là dès le début. Je n'ai jamais accroché avec les logiciels comme Cubase. Les premières versions étaient beaucoup trop compliquées pour moi et pas assez intuitives pour s'immerger dedans. On a donc construit nos morceaux uniquement sur du hardware. À partir de là, on a produit, on a mixé, et on est allés en club et dans des soirées underground. Tout cela ne faisait qu'un. Tout allait de pair.

Peux-tu nous parler de tes premières expériences en club avant de devenir un membre actif de la scène ?

Nous sommes allé à nos premières fêtes en 1994/95. Et on organisait déjà nos soirées à partir de 96/97. Finalement, je n'ai pas vraiment eu de période en tant que clubber avant de devenir un activiste. Nos premières soirées en club allaient de pair avec nos premières productions, qu'on enregistrait dans ma chambre au sous-sol uniquement avec des machines. On ne sortait jamais juste pour faire la fête. C'était toujours pour la musique. On absorbait de nouvelles influences, puis on essayait de les retranscrire en studio. Pendant plus de dix ans, on a composé des morceaux sans aucune intention de les sortir. Ça ne nous effleurait même pas l'esprit. Notre amour pour la musique était immense, les artistes qu'on idolâtrait étaient des géants, alors envoyer des démos nous paraissait impensable. On faisait de la musique uniquement pour nous. Pour se sentir bien, pour ne pas traîner dans la rue en tant que jeunes punks, pour passer un super moment et se laisser porter par le son.

En tant que passionné de vinyle, quel plaisir inhabituel t'es-tu déjà offert ?

S'offrir un plaisir quand on est passionné de vinyle, qu'est-ce que c'est ? De beaux disques avec de superbes pochettes. Des pressages limités. Des disques rares. Des diamants d'une qualité incroyable. Des tables de mixage rotatives et, tout le temps, d'autres mixers. De bonnes enceintes de monitoring. Tout ce qui touche au vinyle me rend heureux.

Finalement ta plus grande folie c'est d'avoir co-fondé une usine de vinyle. Raconte-nous l'histoire de Matter Of Fact ?

Je ne suis pas vraiment devenu le patron. J'ai fondé l'entreprise avec mes meilleurs amis. Il y a des années, on travaillait comme 'brokeur' dans ce milieu. C'est-à-dire qu'on faisait le lien entre des groupes, des Dj ou des artistes et les énormes usines de pressage parce qu'elles voulaient s'éviter toute la partie administrative...
On avait beaucoup de clients et on passait énormément de commandes. Puis, les usines ont commencé à augmenter plusieurs fois leurs prix. Les délais de fabrication ont grimpé à 12, voire 18 mois. On savait qu'il nous fallait une autre solution. D'autant que cette grande usine de pressage, que je ne nommerai pas ici, nous a mis à la porte du jour lendemain. Ils nous ont dit qu'ils ne prendraient plus que de grosses commandes et qu'ils ne pouvaient plus honorer nos petites séries. Evidemment ces petites commandes sont celles d'artistes qui alimentent la base de la scène. Les petits artistes, les indépendants, ceux qui allaient peut-être devenir grands un jour. D'un coup, ils n'avaient plus aucune chance d'avoir leurs disques à temps pour leurs tournées. On s'est donc retrouvés face à deux options : déposer le bilan, car on parlait de sommes à six chiffres, ou construire notre propre usine de pressage et devenir totalement indépendant. C'est ainsi qu'en 2022, j'ai cofondé Matter Of Fact avec mes meilleurs amis. Aujourd'hui, on presse jusqu'à 2 000 disques par jour et on passe des moments formidables tous ensemble.

Quelle est la commande la plus étrange que tu as réalisé ?

Il n'y a jamais vraiment eu une commande plus étrange que les autres. Bien sûr, certaines sont très complexes. Parfois, on a jusqu'à dix couleurs différentes sur un seul pressage, ou des packagings extrêmement sophistiqués. Des bandeaux Obi qui entoure la pochette comme les disques japonais, des pochettes spéciales qu'on va dénicher quelque part parce que le client veut un papier bien précis. Pour moi, chaque commande est une oeuvre. Il n'y a donc pas de commande plus folle qu'une autre. Chacune est unique à sa façon et mérite qu'on s'en occupe avec une vraie passion. Parfois, c'est le son lui-même qui est complètement perché, quand il tent vers l'avant-garde et qu'on ne capte pas forcément à la première écoute. Nos opérateurs sur les machines doivent écouter chaque disque. Parfois, ils ne peuvent pas s'empêcher de sourire. Mais chaque objet reste une œuvre d'art à mes yeux. L'art a toujours sa place, et l'art se définit par le regard de celui qui le considère comme tel.

> **“ Beaucoup de studios DMM n'ont tout simplement pas le savoir-faire ou l'équipement nécessaire pour graver aussi profondément que sur une laque. D'après notre expérience, la laque est toujours plus puissante...”**

Et quand est-il du vinyle écologique, plus vert, t'intéresses-tu aux recherches...

Bien sûr que nous nous intéressons aux solutions écoresponsables. Nous recyclons toutes nos chutes, tous nos surplus et tous nos ratés de pressage. Rien ne finit à la poubelle chez nous. Il existe une sorte de biovinyle fabriqué à partir d'huiles usagées de l'industrie alimentaire. Mais presque aucun client ne le demande, parce qu'il coûte souvent plus cher que le vinyle vierge standard. Sa production est plus complexe et il ne peut être fabriqué qu'en petites séries. Pourtant, nous le proposons. C'est un matériau intéressant, même au niveau du son. Mais le prix est élevé, donc la demande reste faible. Au-delà de ça, nous essayons de gérer l'entreprise de la manière la plus durable possible.

Matter of Fact est aussi devenu une maison disque et société de distribution ?

Oui, notre catalogue se concentre sur la musique électronique sous toutes ses facettes comme la house, techno, électro, Detroit, etc. C'est mon truc en tant que Dj. C'est le répertoire dans lequel je me sens chez moi et que je comprends, donc c'est là-dessus qu'on a construit notre distribution, notre label et tout ce qui gravite autour. Nous avons aussi un podcast qui est plus varié en style. Il peut y avoir des sets purement jazz ou soul, du hip-hop, du funk, du R&B. Tout ce qu'on peut jouer sur vinyle. Il n'y a aucune limite, parce que c'est tout simplement un podcast dédié au vinyle et se faire plaisir. Pour la distribution, c'est différent : je dois regarder ce que mes canaux de vente vont accepter et comment ils se spécialisent. Sur ce terrain-là, nous sommes clairement axés sur la musique électronique. C'est là que se fait la majeure partie de notre activité.

Sincèrement, à l'écoute finale, y a-t-il une différence majeure entre presser un vinyle avec une dubplate et un DMM ? Il se dit même qu'un DMM réduit le bruit de surface...

Bonne question. Les avis divergent là-dessus, mais personnellement, je suis plutôt un adepte de la laque. Avec le DMM, on grave directement dans le cuivre. Beaucoup de studios DMM n'ont tout simplement pas le savoir-faire ou l'équipement nécessaire pour graver aussi profondément que sur une laque. D'après notre expérience, la laque est toujours plus puissante, plus chaleureuse et offre plus de punch que le DMM. Le DMM sonne peut-être plus propre et présente un peu moins de bruit de surface. Mais la chaleur, l'impact et surtout le niveau sonore sont moins avantageux qu'une gravure sur laque. Quant au pré-écho, oui, il existe avec la laque, mais il y a des astuces lors de la gravure pour le rendre minime et presque imperceptible. Au bout du compte, c'est aussi une question de goût. De plus, cela permet paradoxalement de réduire le bruit de surface : si je peux graver une laque plus fort, je n'ai pas besoin de pousser la sono ou le système au maximum. Avec une gravure plus faible, on monte le son et le bruit de fond remonte avec. Cela dit, une grande partie de tout cela reste subjective. Nous, nous sommes spécialisés dans la gravure sur laque et nous travaillons avec certains des meilleurs ingénieurs au monde.

Ce qui se passe après la gravure compte tout autant. Pour la galvanoplastie ou electroplating, on travaille avec un fabricant au Royaume-Uni dont les équipes sont de véritables passionnés obsessionnels, des nerds. On a choisi de ne pas faire la gravure en interne ni de construire notre propre unité de galvanoplastie. C'est plus intelligent de collaborer avec des gens qui font ça depuis 20 ou 30 ans et qui font partie des meilleurs dans leur domaine. Développer ce savoir-faire soi-même prend longtemps et on ne peut pas tirer le meilleur d'un disque pendant cette phase d'apprentissage. En travaillant avec les meilleurs de la planète dès le premier jour, on n'a qu'à se soucier de notre propre produit, et pas de toutes les étapes en amont. C'est pour cela qu'on a pu garantir, dès l'ouverture, qu'on presse certains des meilleurs vinyles au monde.

Ces temps-ci, tu fais plus de live que de Dj set mais chines-tu encore des vinyles et qu'est-ce qui t'obsède ?

J'achète des vinyles constamment. Tout le temps, partout, même quand je suis en tournée, et souvent sans me soucier du genre musical. Je rentre tout juste du Canada avec des disques de 1952 qui sont presque neufs. Et pendant des décennies, ces disques me renverront exactement à cet endroit. C'est comme ancrer un souvenir à l'intérieur du disque. Je le regarde, je sais d'où il vient, je me rappelle cette époque. C'est une chose magnifique. Digger chez les disquaires m'apporte une certaine forme de plénitude. J'arrive quelque part, je suis entouré de vinyles et je me sens instantanément chez moi, peu importe si la boutique est loin d'une ville. Sinon, oui, je joue beaucoup de lives en ce moment. C'est un choix. Quand on me booke comme Dj, bien sûr que je mixe. Mais à l'heure actuelle, c'est surtout le live qui me préoccupe et je prends un plaisir immense à chaque fois.

Tu n'es plus 100 % analogique, comment ton studio a évolué depuis 1997 ?

Désormais, je travaille à la fois en numérique et en analogique. Bien sûr, je vis avec mon temps. Les outils numériques et les logiciels comme Ableton Live facilitent énormément le travail, ce qui me permet d'être extrêmement rapide. Au fil des années, j'ai appris à maîtriser les machines analogiques et à les combiner avec les outils numériques, je peux travailler en studio de manière très constructive.

Je ne veux pas m'imposer de limites. Que ce soit uniquement analogique, uniquement numérique, peu importe. Je veux juste passer un bon moment créatif en studio. Et quand j'en sors, je veux du résultats. J'y parviens en utilisant l'intégralité du monde de l'ère analogique et de l'ère numérique.



“Je rentre du Canada avec des disques de 1952 qui sont presque neufs. Et pendant des décennies, ces disques me renverront exactement à cet endroit.”

Quelle question liée à la production aimerais-tu te poser, et que réponds-tu ?

Question difficile. Peut-être celle-ci : arrêteras-tu un jour d'acheter des synthétiseurs ? Ma réponse est un non catégorique (rires).

Excepté UR, tes sources d'inspirations sont-elles les mêmes depuis 30 ans ?

Oui, mes sources d'inspiration sont restées pratiquement les mêmes. Ma famille, la nature, la technologie, les autres artistes, les machines, les synthétiseurs. Je puise mon inspiration dans toutes sortes de choses. Et je fais toujours de la musique sans but précis, car pour moi, le voyage est la destination. À un moment donné de ce voyage, je me décide très vite : 'Stop, c'est ça, voilà le morceau.' C'est fait. C'est comme ça qu'il devait être."

Tu kif ton Ep "Exu" sorti en 2014. Depuis y a-t-il d'autres de tes productions pour lesquelles tu es aussi satisfait ?

En réalité, je suis content de toutes mes productions. Quand je termine un morceau, il y a une raison à cela et je l'assume pleinement. Je suis très autocritique et, avec le recul, je me dis parfois que telle ou telle chose aurait pu être faite différemment. Mais je ne prends pas ça trop au sérieux. Un morceau est fini quand il est fini, dès lors qu'il fait ce qu'il a à faire sur le dancefloor. Parfois, c'est plus simple pour moi de laisser un morceau vivre sa vie et de passer au suivant plutôt que de le travailler jusqu'à l'épuisement.

Que souhaites-tu que l'on retiennent de ta musique ?

Je veux que les gens se souviennent de la nuit où ils m'ont vu sur scène. Qu'ils aient passé un super moment et qu'ils soient repartis avec quelque chose en plus. Mes sets et mes lives tournent souvent autour de l'émotion et d'une énorme dose d'énergie. C'est ce que je transmets au public. Les gens sortent pour passer du bon temps. S'ils ont vraiment vibré en écoutant ma musique, alors j'ai tout réussi.

Certains Dj sont nostalgiques du passé et ne jure que par le vinyle ; tandis que d'autres s'en fichent. Alan Oldham lors de son interview dans le Star wax 73 disait : "La musique n'a jamais été aussi bonne. Je n'arrive pas à suivre toutes les sorties promo de qualité. Surtout dans la techno." Qu'en penses-tu ?

Bien sûr qu'il a raison. Il y a une quantité incroyable de promos sur le marché. Mais je n'ai jamais été du genre à aller piocher ma musique dans les plateformes de promos en ligne. Quand j'ai essayé, je me suis retrouvé dès le lendemain enseveli sous des centaines de titres. C'était difficile pour moi de dégager du temps pour tout écouter. De plus, je n'ai jamais joué uniquement des nouveautés. Aujourd'hui, je trouve qu'il y a une forme de progrès dans le fait de redonner vie au passé. C'était une époque tellement formidable et vaste, il y a tellement de pépites que l'on peut se remettre à jouer tous ces vieux morceaux. Ou simplement continuer à les jouer. Je préfère largement emporter 100 vieux vinyles avec moi plutôt que 100 disques promos récents. En jouant ces vieux disques, je ressens tellement plus de choses : des souvenirs, de l'amour, de la nostalgie, des moments de vie.

“Je préfère largement emporter 100 vieux vinyles avec moi plutôt que 100 disques promos récents...”

Quel est ton meilleur souvenir scènique ?

Pour moi, il n'y a pas un seul et unique meilleur moment. Quand le public danse, que le club ou le festival passe un moment formidable, alors chaque club et chaque festival devient le meilleur des moments. Chaque programmateur travaille à sa façon. Chaque club a son propre fonctionnement. Découvrir toutes ces approches différentes est quelque chose de magnifique. Je n'ai donc pas un seul meilleur souvenir. Pour moi, la scène elle-même, tout ce cycle musical dans lequel nous évoluons, c'est cela le meilleur moment de ma vie, jour après jour.

Penses-tu que la scène française est différente à celle allemande ?

J'ai joué au Rex Club sous l'alias Knowone, ainsi que dans quelques autres grands clubs en France. Et pour être tout à fait honnête, je ne vois pas de grandes différences par rapport au reste du monde. Ce sont des gens qui se rassemblent pour passer un bon moment et qui se laissent porter par de bons morceaux et de la bonne musique. Nous vivons tous au sein d'une seule et même scène, cette scène musicale. Partout, les gens font la fête pratiquement de la même manière. C'est plus bruyant ici, plus calme là-bas, mais les visages souriants et heureux se ressemblent partout. Cela dit, j'associe toujours la France à de la très bonne cuisine, un excellent café et des moments merveilleux.

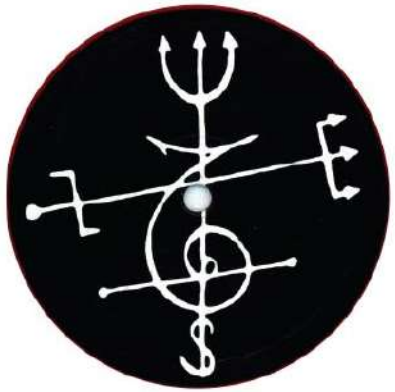
Quelle est ta devise ou citation préférée ?

Je n'ai pas vraiment de citations préférées. Il faudrait que j'en sorte une, alors autant en donner une de moi : “Profitez de votre journée. Soyez créatifs. Rassemblez votre énergie et transformez-la. Créez de l'art. Soyez des gens bien. Assurez-vous que votre musique permet d'offrir un moment formidable aux autres et pour vous-même.”

Que prévois-tu en 2027 ?

Continuer. Juste continuer. Développer de nouvelles idées, les concrétiser et continuer à avancer. Composer des morceaux. Sortir des vinyles. Faire des tournées. Sans oublier d'être un père et bon mari qui fait aussi du jardinage. Continuer, tout simplement.

“Partout, les gens font la fête pratiquement de la même manière. C'est plus bruyant ici, plus calme là-bas mais les visages souriants se ressemblent.”



RARE WAX SPECIALE RAP FRANCAIS

PAR OLIVIER ROSSET

CONNAISSEZ-VOUS LULLABEATS, LES COMPTINES HIP-HOP ? QUID DE JAZZY-BELLE RECORDS, UNE NOUVELLE MAISON DE DISQUES SPECIALISÉE DANS LA RÉÉDITION DE MUSIQUE BRÉSILIENNE ? SI VOUS NE CONNAISSEZ PAS MAIS QUE VOUS ÊTES UN MÉLOMANE AVERTI, VOUS DEVEZ BIEN AVOIR UN DISQUE OU IL EST MENTIONNÉ CHRONOWAX. UN LABEL ET SOCIÉTÉ DE DISTRIBUTION QUI, BASÉ À PARIS, A CONNU SON APOGÉE AU DÉBUT DES ANNÉES 2000. LE POINT COMMUN ENTRE CES INITIATIVES EST OLIVIER ROSSET, ÉPAULÉ DE SON ACOLYTE ALEXANDER WISE. DEUX CHINEURS ET CRÉATIFS, AUX NOMS GAGES DE QUALITÉ, À QUI NOUS DEVONS ÉGALEMENT LABEL60 ET ESPIONNAGE, DES COMPAGNIES PHONOGRAPHIQUES, TREMPLINS À PARTIR DE 1996 DU SUCCÈS DE DJ MEDHI. AUJOURD'HUI, OLIVIER RESSORT DE SA COLLECTION PRIVÉE DES PERLES DU RAP FRANÇAIS DE 1994 À 2000, PARFOIS MÊME RESTÉES AU STADE DU TEST PRESS.



Various Artists / Ça Se Passe Comme Ça !
12' (White label - 1994)

Cet été-là, je suis allé à Paris en voiture et nous avons enregistré un morceau chez Moda & Dan sur un beat de Mehdi. Ticaret, la maison de Dan à Paris, est l'une des premières boutiques en Europe dédiées à la culture hip-hop. Puis ce white label a été l'un des premiers disques que j'ai vendus quand j'avais ma première société de distribution Label 60. Je vendais du rap français côté Suisse. Le mix est brouillon, et je l'aime pour ça. Il y a aussi "L'Attitude Neg", un morceau des Sages Poètes, c'est délirant. Puis un titre de Driver. La même année, j'organise le premier festival de rap français à Genève avec Assassin, Alliance Ethnik, Les Petits Boss, Double Pact, La Cliqua avec Booba, et peut-être aussi Les Sages Poètes.



Fabe / Befa surprend ses frères 2Lp
(Unik Records – 1995)

C'est mon ami Patrick David, un ami proche qui m'a donné cet exemplaire. Il est le fondateur d'Unik Records qui, basé à Lausanne, a aussi lancé Sens Unik. Il s'agit de l'édition originale du premier album de Fabe sorti chez le label suisse Unik Records. Il a été ensuite fabriqué avec une autre pochette pour la France. Just One à la production, Cut Killer au remix. J'aime beaucoup ce premier album : il possède un certain groove, une ambiance jazzy et une écriture très fine. Je connaissais Fabe depuis nos années BMX et skate, quand nous étions ados. Fabe a quitté la musique en 2000 pour entreprendre des études de théologie au Québec.



Various Artists / La Haine B.O.F 2Lp
B.O.F 2Lp (kept – 1995)

À un moment donné, j'ai cru qu'on allait apparaître sur la bande originale de "La Haine" avec Mehdi et les Petits Boss, un autre projet sur lequel je travaillais aux côtés d'Ideal J. Finalement, nous n'avons pas participé à la B.O., mais nos amis, eux, l'ont fait. Un album vraiment excellent. Culte, tout le monde le connaît. Et il n'y a pas eu beaucoup d'exemplaires originaux en circulation.



Idéal J / O'riginal MC's sur une mission
(Alariana – label60 / 1996)

Le 26 Juin 1996 sort le premier album d'Idéal J en distribution chez Night & Day. J'ai monté le projet et il est sorti sur Label 60, mon propre label. Dj Mehdi — repose en paix l'ami, a produit la quasi-totalité des titres et l'enregistrement a eu lieu au studio Black Door avec Jeff Dominguez. Quand j'étais stressé au bureau, j'allais à Black Door pour décompresser avec l'équipe. C'est le premier album que j'ai produit et, à ce jour, il reste mon album de rap français préféré.



X.Men / Diable Rouge /
J'Attaque Du Mike 12"
(Time Bomb – 1996)

Je faisais la distribution de celui-ci. Cet Ep est un banger avec des artistes emblématiques de la famille Time Bomb, l'un des collectifs les plus innovants du rap français. "J'attaque du Mike" en face A est définitivement un classique des X-Men, très inspiré du meilleur du rap américain de l'époque, le flow est top et la musique aussi. C'est sorti juste avant Idéal J. Et en face B, "Time Bomb Explose" réuni toute l'équipe de Time Bomb sur un seul morceau, dont le jeune Booba de Lunatic.



Idéal J / Hardcore Ep (white label - 1999)

À l'époque, je commençais à développer Chronowax pendant une courte période depuis les bureaux d'Arsenal, sur les Grands Boulevards à Paris. C'était évidemment incroyable, avec un rappeur exceptionnel du nom de Kery James, qui s'appelait à l'époque Kery Le Noble. "Hardcore" était le single controversé issu de l'album "Le Combat Continue" d'Ideal J. Puis Method Man est venu poser dessus lors d'un passage à Skyrock aux côtés de Street Life ; cette version a fini par sortir sur ce white label du label Arsenal, le ARS 0021. Je n'ai aucune idée du nombre d'exemplaires qui ont été pressés.



113 / Les Princes de la ville
(Chronowax / 1999-2000)

Je me rappelle avoir été super enthousiaste mais j'ignore pourquoi il n'est jamais sorti. C'est donc un test press sorti chez Chronowax, CHR021. "Les Princes de la ville" du groupe 113, remixé par le Buffalo Bunch, soit le duo de compositeurs Raw Man alias Romain Séo et Play Paul, le frère de Guy-Manuel de Daft Punk. À l'époque, il y avait une vraie connexion entre Mehdi et moi. Nous allions souvent chez Daft Trax. J'en possède deux ou trois exemplaires et je ne me rappelais même plus que c'était sur mon propre label.



Idéal J / Le Combat Continue
Instrumentaux 4Lp (white label - 1999)

À l'époque, il n'y avait pas de système DVS pour jouer ses instrumentaux en live donc nous avons pressé ces vinyles pour Mehdi puis nous avons donné des copies à des Djs, l'équipe élargie, et quelques chanceux. Nous étions alors dans les bureaux d'Arsenal et tout le monde était super excité. Au total, il y a dix-huit instrumentaux, dont ceux des deux albums d'Ideal J, plus des beats en bonus. Pas de label, pas de numéro de catalogue, pressé en 1999...
Six personnes l'ont répertorié sur Discogs.



113 / Tonton du Bled Ep
(Chronowax – 2000)

C'est l'une des meilleures chansons de pop française de tous les temps. Un titre au succès transversal immense. Rim'K aux paroles et Mehdi à la prod. La France entière a chanté en chœur ce titre qui est devenu disque de platine et a gagné deux Victoires de la musique. C'est une chanson qui a marqué toute une génération. À l'époque, Chronowax, ma société, assurait la distribution pour Sony. Ce maxi porte la référence CHR018. Le groupe me l'a dédicacé au bureau : Rim'K avec un dessin, Mehdi, puis aussi AP et Mokobé. C'était un moment vraiment sympa.







The Flying Hats / Ups (Lp/Cd/Digital)
Repérés chez Ata l'an dernier avec un premier Lp groovy à souhait, les Flying Hats reviennent aux affaires avec un deuxième opus pour le moins puissant. Héritière des Meters, les ambassadeurs funky de Nola, ou des Soul Vendors, l'un des side bands du catalogue Studio One, la formation éprise de rocksteady et de skinhead reggae (on parle bien des héritiers de la culture mod et non des bas du front racistes) délivre neuf plages captées en mode analogique. Marqué par un orgue Hammond à la sonorité entêtante, le titre "Lightning Bottle" met immédiatement au diapason. Autre morceau marquant, "Pinball" rappelle l'effervescence culturelle britannique de la fin des années soixante. Et une séquence comme "Stout" fait écho au séminal "Funky Drummer", le thème syncopé d'un certain James Brown. Pendants caribéens de groupes maison comme The Sorcerers, les tenants contemporains de l'éthio-jazz, ou l'Outer Worlds Jazz Ensemble, un line up amateur d'embardées jazz, les Flying Hats renouvellent le reggae instrumental comme l'indique leur nom d'emprunt et sa référence au producteur jamaïcain Bunny 'Striker' Lee. Le rendu est perceptible au travers de "Market Day", une mélodie up-tempo soutenue par Neil Innes, le bassiste et co-fondateur de l'enseigne anglaise. À noter que ce deuxième disque est disponible en différents pressages dont une belle version marbrée verte translucide. Louable, cette initiative indique qu'on est ici au contact de gens de goût...
(Vincent Caffiaux)

Lourenço Rebetez / Língua Geral (Lp/Digital)
Le jeune Lourenço, diplômé de Berklee College of Music, dix ans après son premier album, revient avec sept plages. La production est remarquable et d'une tendance avant-gardiste, notamment parce qu'il confectionne ses propres claves s'appuyant sur les tambours du candomblé, un rite sacré... Egalement bien accompagné, du batteur Kassa Overall, du jeune prodige des claviers Bigyuki, ainsi que du légendaire Grupo Ofá, et d'Arto Lindsay à la production, le casting révèle une artventure singulière. Jazz, sonorités électroniques, musique afro-brésilienne et d'autres languages s'empilent sur des rythmes décalés plutôt lents. "Sim e Não" et "Ananké" sont les deux sommets de ce puissant disque. Une sortie qui, portée par trois labels (Sclo Risco, Jazzybelle, Think! Records), n'est pas facilement accessible à tous. Mais cette œuvre a le mérite de prendre un peu de risques et, bien qu'elle soit instrumentale, rend hommage à son pays et à la Língua Geral, une langue oubliée du XVIème siècle, au Brésil. (coshmar Dj)

Living For The City Compilation/
Soul Reggae Classics (Lp/Cd/Digital)
Si aux États-Unis le reggae n'a jamais dominé le marché, des registres jamaïcains comme le ska, le rocksteady et une bonne partie du style one drop ont fréquemment puisé dans le rhythm and blues, la soul voire la country. Inscrite dans le sillage de "Darker Than Blue : Soul From Jamdown", une excellente anthologie signée il y a vingt-cinq ans par Steve Barrow, cette nouvelle compilation du label anglais Trojan célèbre avec ferveur les liens entre les répertoires américains et caribéens. Les vingt-trois plages présentes font naturellement sens, à commencer par Pat Rhoden dont les titres "Living For The City" et le proverbial "Boogie On Reggae Woman" revisitent la période classique de Stevie Wonder. Cas d'école, le grand Ken Boothe, soit l'étoile des charts britanniques, revisite avec simplicité "Let's Get It On", le tube incandescent de Marvin Gaye. Et le producteur et interprète Lloyd Charmers se distingue ici avec une relecture du sublime "We People Who Are Darker Than Blue", le touchant manifeste de Curtis Mayfield. Certes tout n'est pas parfait. Il manque malheureusement au sommaire certaines figures du genre dont Jimmy Cliff, Toots And The Maytals ou bien encore les incroyables Chosen Few. Mais cette sélection confirme le formidable pouvoir d'assimilation du reggae et de principes comme le remix. Pour preuve l'inénarrable Lee Scratch Perry dont l'impeccable "Justice To The People", pour le coup une composition originale, emprunte avec force à la liturgie afro-américaine : conseillé !
(Vincent Caffiaux)



Killabeatmaker

Un verre de
Un verre de vin

D'où viens-tu
Medellín, en Colombie

Ta première approche du Djing
Ma première expérience en tant que Dj remonte à 2010, avec le logiciel Traktor

Ta première approche du beatmaking
J'ai fait mon premier beat sur une vieille Roland TR-8

Top 5 oldies
- The Beastie Boys "In Sound from Way Out"
- Pulp Fusion
- Jamiroquai "Travelling Without Moving"
- Los Hispanos "Qué Chévere"
- Branko "Enchufada"

Top 5 nouveautés
Je n'ai pas vraiment de top 5 en ce moment

Ton top 3 des labels
Putumayo Records, Galletas Calientes, et ZZK Records.

Chines-tu des vinyles
Je ne joue pas de vinyles. En ce moment, je m'intéresse davantage à l'expérimentation avec des machines analogiques et des instruments électroniques

Le top 5 des lieux underground en Colombie pour les bons DJ...
Libido, et Salón Amador, à Medellín. Kaputt à Bogotá. Costeño Beach à Santa Marta.

Montagne ou mer
Les deux, j'aime la Sierra Nevada, là où les montagnes rencontrent la mer

Si vous pouviez vous téléporter...
En Jamaïque, en 1976, ou n'importe où dans les années 60

Ton adage favori
"Haga si no hacerle." Soit :
Fais-le, sinon ça sera trop tard

Quel métier aimerais-tu faire si tu n'étais pas Dj
Historien



Willmuch

Un verre de
Une bonne pinte, ça fera le taff (rires)

Ta première approche du Djing
Vers 2007, pour la première fois avec une SL 1200MK2. Le cross ne coupais pas encore de ouf mais j'ai commencé à triper...

Première approche du beatmaking
En 2009. J'étais sur MPC2000 à découper de vieux Breaks Funk...

Tes débuts dans la nuit parisienne
En 2011 avec le Label Soulville. Bigup à Molski, au Disquaires dans le 11ème...

Top 5 nouveautés
- Evidence "Rain Every Season"
- Tony Martone "Souriant"
- Apollo Brown & Stalley feat. Skyzoo "Love Me, Love Me Not "
- Mobb Deep "Easy Bruh"
- Freddie Gibbs & Madlib "Lakers"

Top 5 oldies
- Barrington Spence "The Message"
- Pharoah Sanders "The Creator has..."
- D Train "Keep On"
- Black Sabbath "Wheels of Confusion"
- The Temptations "I Wish it Would Rain"

Ta nouvelle tape en cinq mots
Boombap, Westcoast, Detroit, beats, bounce

Ton meilleur souvenir en tant que DJ
En 2020 lors d'un festival à Lyon avec la rappeuse Tracy Dè Sa. L'une de mes plus grosses scènes. Le public était dingue

Film ou jeux vidéo
Oulah ! C'est durs ça : Film d'action desannées 80 et 90. Pour les jeux vidéos : Jeux de rôle et Survival Horrors, obligé !

Ton hardware favoris
Maschine MK3

Quel métier aimerais-tu faire si tu n'étais pas Dj
Je serais sans doute cuisto

Ton adage favori
« Le talent n'existe pas, se buter ca existe »



Milli & Bob

Un verre de
Vin blanc et pinte d'IPA

D'où venez-vous
Québec, Canada

Votre première approche du Djing
À la fin des années 90, en mixant des cassettes de hip-hop

Première approche du beatmaking
Vers 2000, nous avons commencé tous les deux à expérimenter avec des boîtes à rythmes et des MPC, ainsi qu'avec FastTracker et Fruity Loops...

Top 5 nouveautés
- Tame Impala "Currents"
- Samory I "Strength"
- Protoje "The Art of Acceptance"
- Popcaan "Promise"
- Addis Pablo "Musical High"

Top 5 oldies
- Junior Murvin "Police & Thieves"
- Dj Shadow "Endtroducing..."
- Boards of Canada "Music Has the Right to Children"
- Black Emperor "Godspeed You!"
- Augustus Pablo "King Tubby Meets Rockers Uptown"

Alys Robi en 5 mots
Femme forte, Québec, avant-gardiste Brésil, tendance

Vos titres favoris de "Alys Remixes"
"Brésil", "Besame mucho", "Rum & Coca"

Top 5 des spots à Dj au Québec
La cuisine, Le Hub créatif, Nano cinco, Grizzly Fuzz, puis Birra basta

Si vous pouviez vous téléporter...
En Jamaïque, en 1976, ou n'importe où dans les années 60

Quel métier aimerais-tu faire si tu n'étais pas Dj
Mécanicien spécialisé dans les voitures de collection, ou peintre / photographe

Votre adage favori
Qui ne tente rien n'a rien.


cafoutch.fr
Web radio made in Marseille